

LA REVUE DU CAIRE

لا ريفى دى كير

SOMMAIRE

	Page
ANWAR LOUCA Les Parisiens dans le miroir de Rifa'a	373
YOUSSEF IDRISSE Les Nuits les moins coûteuses ..	382
FARAG EL ANTARI .. Sayed Darouiche	391
YOUSSEF EL SEBAI .. Nuit d'Ivresse	404
G. C. ANAWATI Contribution à l'étude de l'arabe parlé du Caire	421

rdc

LEBANESE INTERNATIONAL AIRWAYS



Représentée en Egypte
par

SABENA

annonce son service
Super DC - 6

ENTRETIEN TECHNIQUE ET PILOTES BELGES,
COURTOISIE ORIENTALE ET EUROPEENNE

Bruxelles
Paris
Milan
Beyrouth
Baghdad
Téhéran

} avec correspondances de / vers

Passagers-Cargo:

LIBAN - IRAQ - IRAN - KUWEIT
ARABIE SEOUDITE - QATAR - BAHREIN

RENSEIGNEMENTS :

Votre Agence de Voyages ou:

L'AGENT GENERAL

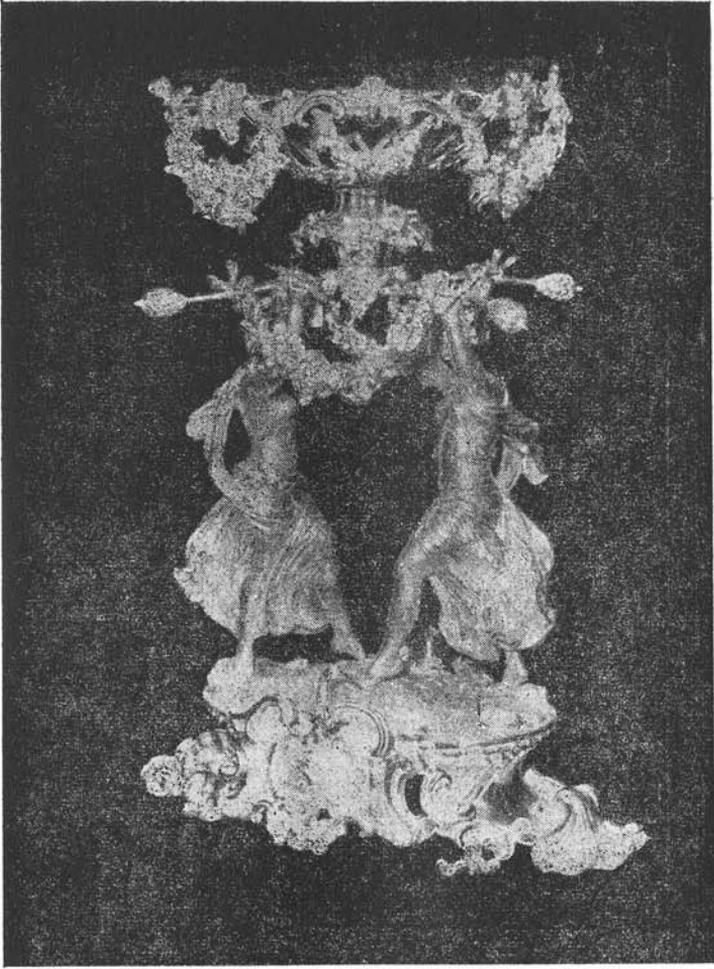
Rue Mariette Pacha (face au Musée)

Tél. 43525 - 57294

Agence Shepheard's Hotel, Tél. 25061



BELGIAN World AIRLINES



Sheffield's

54, rue Abdel Khalek Saroit, Le Caire

Banque Belge et Internationale en Egypte

Société Anonyme Egyptienne

Autorisée par Décret Royal du 30 Janvier 1929

L E C A I R E
H E L I O P O L I S
A L E X A N D R I E

TRAITE TOUTES OPERATIONS
DE BANQUE

R.C.C. 39

R.C.A. 692

BANQUE MISR

S. A. E.

Fondée en 1920

R. C. Caire No. 2

Siège Social : LE CAIRE

151, Rue Mohamed Bey Farid (ex Emad El-Dine)

Téléphones No. 78295 et 78090



LA BANQUE met en location, à des prix très avantageux, des COFFRES de toutes dimensions pour la garde d'OBJETS DE VALEUR, au Siège Central du Caire et à la Succursale d'Alexandrie.



**The whole world is waiting
for your vacation**

ONLY TWA connects 60 key cities with
21 world centers in Europe, Africa and Asia

Fly the finest... FLY TWA
TRANS WORLD AIRLINES
U.S.A. • EUROPE • AFRICA • ASIA

LA REVUE DU CAIRE

Fondée en 1938
Vol. XLI, No. 220

DECEMBRE
1958

DIRECTEUR :
Alexandre Papadopoulo

Les Parisiens dans le miroir de Rifa'a

Né en 1801, Rifa'a at-Tahtawi partit de la mosquée d'Al-Azhar pour Paris, accompagnant les membres de la mission scolaire de 1826, en qualité d'aumônier. C'est lui qui rapporta d'Europe les éléments fondamentaux de la civilisation moderne. Il rentra en 1831 pour enseigner et fonder des écoles, pour susciter traducteurs et professeurs, pour publier livres et journaux, pour propager la culture et les idées nouvelles par tous les moyens mis à sa disposition. Il vécut jusqu'en 1873, se donnant entièrement à sa gigantesque besogne de pionnier.

Sa personnalité égyptienne, loin de s'altérer sous l'influence de la civilisation européenne, trouva dans le spectacle même de cette civilisation, un stimulant, une occasion de s'exprimer et de s'épanouir. Aux préjugés et aux étonnements du début, succèdent une curiosité attentive, une compréhension intelligente et un sens critique bien développé. Le cas de Rifa'a nous offre donc une image très nette de la réaction féconde produite à la jonction des deux mondes. Sa relation de voyage, *Takhlis al-ibriz fi Talkhis Bariz*, illustre, par les idées qu'elle apporte, et la forme qu'elle adopte, l'heureuse transition entre l'époque de la décadence ottomane et la floraison des genres modernes dans la littérature égyptienne.

Déjà en 1844, Jean-Jacques Ampère, ayant fait la connaissance de Rifa'a au Caire, souhaitait de voir traduire en français les impressions parisiennes de cet « homme distingué, aux manières douces et agréables. » « On sent, — remarque J.-J. Ampère, — une curiosité intelligente sous ses expressions toutes orientales de politesse et d'admiration. » Charles Didier, qui rencontrera Rifa'a exilé à Khartoum par Abbas Pacha, appréciera sa grandeur d'âme et la finesse de son esprit critique. « Il a l'humeur satirique plutôt qu'admiration, — note Didier; — les Parisiens lui prêtent souvent à rire tout Parisiens qu'ils sont. » Ce voyageur genevois réclamera à son tour la traduction française de *Takhlis al-ibriz*: « Il serait piquant, — ajoute-t-il, — d'en traduire au moins quelques fragments, ne fut-ce qu'à titre d'échantillon, et pour se rendre compte des impressions de voyage d'un Egyptien transplanté d'un coup sur le Boulevard des Italiens. »

A l'occasion des fêtes commémoratives qui seront célébrées ce mois au Caire et à Tahta en l'honneur de ce grand homme, nous donnons ici la traduction de ses impressions sur les Parisiens:

« Sache que les Parisiens se distinguent parmi beaucoup de Chrétiens par la vivacité de l'intelligence, la finesse de leur conception et la façon profonde dont leur esprit pénètre les questions ardues. Ils ne sont point serviles imitateurs; ils aiment au contraire à connaître l'origine de toute chose et à s'en convaincre par des épreuves.

« Les gens du peuple même savent lire et écrire; ils discutent avec les autres les problèmes profonds, chacun selon son état. Le commun du peuple dans ce pays ne relève donc pas des bêtes comme il en est dans la plupart des pays barbares. Toutes les scien-

ces, tous les arts et les métiers sont inscrits dans les livres, même les bas métiers, ce qui rend la lecture nécessaire à chaque artisan pour bien connaître sa profession. Tout individu qui possède un art désire créer dans son art quelque chose dont personne n'ait eu l'idée avant lui, ou du moins perfectionner ce que d'autres ont inventé.

« Outre l'amour du gain, les portent à cette activité la vanité, la gloire d'une renommée, le désir de laisser un souvenir durable. Ils se conduisent donc suivant la parole du poète :

« L'homme n'est qu'une nouvelle rapportée après sa mort; sois une bonne nouvelle pour qui se souvient.

« Du caractère des Français sont la curiosité, la passion pour les nouveautés, l'amour du changement perpétuel en toutes choses, particulièrement dans la manière de s'habiller. L'habit n'est jamais stable chez eux. Aucune de leurs modes n'a pu se maintenir jusqu'à ce jour. Cela ne veut pas dire qu'ils changent complètement leur costume, mais ils y apportent des variantes. Ainsi, ils ne quittent pas le chapeau pour le turban, seulement ils adoptent un jour une sorte de chapeau, un peu plus tard une autre, de forme et de couleur différentes, et ainsi de suite.

« Un autre trait de leur caractère est l'habileté et l'agilité. Tu pourrais voir un personnage considérable courir dans la rue comme un enfant. Dans leur caractère on trouve aussi la légèreté et l'humour versatile ; un Français passe rapidement de la joie à la tristesse, et inversement, du sérieux au plaisant et inversement. Il est susceptible de commettre en un seul jour plusieurs actions contradictoires. Ceci, il est vrai, dans les choses sans importance seulement, mais il n'en est pas de

même quand il s'agit d'affaires importantes: leurs opinions politiques ne changent pas; chacun reste fidèle à sa doctrine et à son opinion durant toute sa vie.

« Malgré le grand penchant qu'ils ont pour leur patrie, ils aiment les voyages. Parfois ils restent plusieurs années, très longtemps, à parcourir l'Orient et l'Occident. Ils en arrivent même jusqu'à s'exposer aux périls de mort pour rendre un certain service à leur patrie. On dirait qu'ils sont l'illustration de la parole d'al-Hajiri:

« Toutes les maisons, tous les pays, me sont chers; mais rien n'égale mon amour pour ma patrie et mon pays.

« Une de leurs qualités est leur amour des étrangers et leur tendance à rechercher leur société; surtout si l'étranger est paré d'habits précieux. Ils sont mus en cela par la curiosité et le désir de s'informer sur l'état des autres contrées et sur les mœurs de leurs peuples, pour atteindre ainsi leur but chez eux comme en voyageant, les âmes ayant l'habitude d'envier dans le monde ce qu'elles ne peuvent pas conquérir...

« Ils ne sont philanthropes qu'en paroles et en actions, jamais par leur argent. Ils ne refusent pas cependant de prêter — non de donner — à leurs amis ce que ceux-ci demandent à titre d'emprunt, lorsqu'ils sont sûrs d'obtenir une récompense. En vérité, ils sont plus avares que généreux. C'est que la générosité est l'apanage des Arabes.

« Une de leurs qualités est l'accomplissement de leurs devoirs, le soin constant qu'ils prêtent à leurs travaux. Riches ou pauvres, ils ne se lassent pas de travailler. On dirait qu'ils se conduisent selon la maxime: « La nuit et le jour te travaillent, travaille donc nuit et jour ».

« C'est la vanité et l'amour de la gloire qui sont enracinés dans leur nature, non l'orgueil et l'envie. Ils ont, — comme ils disent en faisant eux-mêmes leur éloge, — le cœur plus pur que celui des moutons lorsqu'on les égorge, bien qu'ils soient, une fois en colère, plus dévorants que les tigres. Si quelqu'un d'eux se met en colère, il préfère parfois la mort à la vie. Il est bien rare que s'écoule une courte période sans qu'une personne ne se tue, surtout cédant au mal d'amour ou de pauvreté.

« Une de leurs qualités dominantes est la fidélité à la promesse, le manque de trahison et le peu de félonie... Ils ont grand soin de faire la charité humaine, dont un auteur a fait l'éloge en disant : « La charité est un nom qui rassemble toutes les qualités morales ». Chez eux, comme chez d'autres peuples, l'ingratitude est un défaut dont il serait laid de qualifier un homme. Ils considèrent la reconnaissance comme un devoir. Je crois que tous les peuples la considèrent également comme telle, quoique cette qualité puisse se perdre chez certains individus. Ce serait là une déformation de la nature. Elle est comme la tendresse paternelle et la piété filiale, deux qualités qui manquent à certains individus bien qu'elles soient innées chez tous les peuples et toutes les sectes..

« Il est de leurs mœurs aussi de dépenser de l'argent dans les plaisirs, dans les désirs diaboliques, dans l'amusement et le jeu. Ils sont à coup sûr extrêmement prodigues.

« Les hommes chez eux sont esclaves des femmes, sous leur domination, qu'elles soient jolies ou non. Quelqu'un a dit que les femmes sont chez les sauvages bonnes à être égorgées, chez les Orientaux comme les meubles des maisons et chez les Francs comme les enfants choyés. Le poète a dit :

« Désobéis aux femmes, c'est là la bonne religion, car nul jeune homme qui donne aux femmes ses rênes, ne dominera.

« Elles font obstacle à beaucoup de ses vertus, même s'il persévérât à étudier durant mille ans.

« Les Francs ne soupçonnent nullement leurs femmes d'infidélité, bien que les fautes de celles-ci envers eux soient nombreuses. L'homme, même parmi leurs notables, une fois sûr du dévergondage de sa femme, l'abandonne totalement et se sépare d'elle toute la vie. Une telle séparation a lieu à la suite d'un procès légal et une plaidoirie où le mari prouve en public sa prétention par de forts arguments qui souillent la descendance par le scandale bien que ce soit sans serment d'anathème et sans atteinte aux enfants. Cela arrive souvent dans les familles, grandes et petites. Tout le monde assiste à la séance de plaidoirie, mais les autres n'en tirent pas une leçon, bien qu'on doive se méfier d'elles, comme l'a dit le poète :

« Ne sois que soupçonneux au sujet des femmes, si tu comptes parmi les hommes d'esprit !

« Rien n'a jamais précipité l'homme à sa perte que sa confiance.

« Un Arabe dit, en s'adressant à sa femme :

« Si l'une de vous, illusionne un homme dans ce monde, après moi et toi, c'est à coup sûr une dupe !

« Parmi les traits louables de leur caractère, pareils vraiment à ceux des Arabes, est leur tendance à ne point brûler d'amour pour les garçons. C'est un sentiment oublié chez eux, une passion que leur nature et leurs mœurs refusent. Une des beautés de leur langue et de leur poésie, c'est qu'elles refusent au sexe de chanter l'amour pour le même sexe. Il ne convient pas en français qu'un homme

dise : « J'ai aimé un garçon ». Ce serait un discours obscur, rejeté. C'est pourquoi si quelqu'un d'eux traduisait un de nos livres, il renverserait la parole sous une autre forme et dirait en traduisant cette phrase-là : « J'ai aimé une jeune fille » ou « une âme » pour se débarrasser d'une notion qu'ils considèrent comme immorale. Ils ont raison, parce que chacun des deux sexes a dans l'autre une particularité qui l'attire, telle la puissance du magnétisme à attirer le fer par exemple et celle de l'électricité à attirer les objets, etc. Si le sexe est le même, cette particularité manque, et l'on s'écarte de l'état naturel...

« Parmi leurs défauts sont le peu de chasteté de beaucoup de leurs femmes, comme on l'a dit précédemment, et l'absence de jalousie de leurs hommes, bien différents des Musulmans quand il s'agit de compagnie, cajolerie et fréquentation. Un libertin français disait : « Ne te trompe pas sur le refus d'une femme à qui tu as demandé de satisfaire ton désir ; ne vois pas là la preuve de sa chasteté, mais celle de sa longue expérience. »

« Il faut admettre que l'adultère chez eux compte parmi les défauts et les vices, mais non parmi les premiers péchés, surtout pour le non-marié. On dirait que leurs femmes sont la démonstration de cette parole d'un sage : « Ne te fais pas d'illusion sur une femme, et ne te fie pas à l'argent, même abondant ! ». Un autre dit : « tes femmes sont les pièges tendus par Satan ».

« En somme, cette ville, ainsi que le reste des grandes villes de France et du pays des Francs, est chargée de beaucoup de turpitudes, d'hérésies et de dérèglements, bien qu'elle soit parmi les plus cultivées du monde entier, le foyer des sciences étrangères et l'Athènes des Français...

« Nous avons déjà dit que les Français se rangent parmi les sectes qui approuvent et désapprouvent par la raison. Je dis ici qu'ils nient le surnaturel, croient que les lois naturelles ne peuvent nullement manquer, que les religions ne sont venues que pour indiquer à l'homme de faire le bien et d'éviter le contraire, que le développement des pays, la politesse des hommes, leurs progrès en culture et en finesse tiennent lieu de religion et que dans les royaumes civilisés, les affaires politiques jouent le rôle des affaires religieuses. Une de leurs mauvaises croyances, c'est leur conviction que leurs sages et leurs physiciens ont la raison plus grande et plus pénétrante que les prophètes. Ils ont beaucoup de croyances abominables comme le reniement par certains d'entre eux de la prédétermination et du décret divin, bien qu'il soit raisonnable de croire à la prédétermination et d'agir avec décision en toutes circonstances. L'homme ne devrait pas rejeter les responsabilités sur le destin ni prendre le destin comme prétexte avant de tomber... Parmi eux, il y a un groupe qui croit qu'Allah le Très Haut fit la créature, l'ordonna merveilleusement et en finit, puis Il reste à la surveiller — qu'Il soit exalté — par une de ses qualités appelée la Providence, qui se rattache aux possibilités en général, de façon qu'Elle les empêche de mettre le désordre dans le royaume.

« Les Parisiens ont le teint clair, légèrement rosé. Il est rare que de purs Parisiens aient le teint brun. C'est qu'ils ne marient pas d'habitude la négresse au blanc ni inversement, afin de conserver la couleur non mêlée. Ils considèrent même que les Nègres ne peuvent point avoir de beauté. La couleur noire chez eux est un des attributs de la laideur...

« Les femmes des Français excellent en beauté et en grâce. Elles sont aimables et d'un commerce engageant. Elles rehaussent leurs charmes par la parure et se mêlent aux hommes dans les promenades. Des connaissances peuvent se nouer entre elles et certains hommes dans ces endroits-là, qu'elles soient de bonne famille ou non, surtout le dimanche, qui est la fête des Chrétiens, et leur jour de congé ; dans les bals et les salles de danse...

« On a dit que Paris est le paradis des femmes, le purgatoire des hommes et l'enfer des chevaux. C'est que les femmes y ont la vie douce grâce à leur fortune ou à leur beauté : les hommes, eux, entre celles-ci et ceux-là, sont esclaves des femmes, car l'homme se prive pour promener sa maîtresse ; quant aux chevaux, ils traînent les voitures nuit et jour sur les pavés de Paris, surtout si la locatrice de la voiture se trouve être une jolie femme, alors le cocher fatigue ses chevaux pour la faire arriver vite à sa destination : les chevaux souffrent donc toujours dans cette ville. »

Anouar Louca

La Nuit la moins coûteuse

Après la prière du soir, de la bouche d'Abdel Kerim, un flot d'injures se répandit. Il atteignit sur son passage tous les pères et mères des habitants du village, sans oublier les aïeux de Tantaoui. Abdel Kerim éprouvait ce soir un ennui intolérable. A peine sorti de la mosquée où il avait expédié les quatre genuflexions, il se faufila à travers la venelle qui conduit vers sa demeure, les mains nouées derrière le dos et le dos voûté sous le poids de la lourde houppelande qu'il avait tissée de ses mains avec le poil des chameaux.

Il ne se contentait pas de tout cela pour exprimer sa mauvaise humeur, il se prit à murmurer tout au long du chemin en humant l'air de son nez crochu et orné de points noirs, tout en poussant de temps en temps de lamentables soupirs. Son visage ratatiné prenait une teinte encore plus sombre sous l'effet de la colère, et les pointes de sa moustache se rapprochaient de ses sourcils qui étaient humides de l'eau des ablutions.

N.D.L.R. — Youssef Idriss est l'un des écrivains égyptiens les plus doués de la jeune génération, auteur de plusieurs recueils de contes. Ceux-ci sont tirés de son livre **Arkhas Layali** « Les Nuits les moins coûteuses ».

A tous ces ennuis et à toutes ces colères, s'ajoutait le fait qu'il ne sentait plus ses grosses jambes sous lui, ses jambes enflées, et il ne savait pas où il plaçait ses grands pieds calleux où un clou aurait pu pénétrer sans qu'il s'en rende compte.

Devant lui, des gosses pas plus hauts que trois pommes qui jouaient dans la ruelle, vinrent se cogner à ses jambes en hurlant. Tandis que les uns se précipitaient de loin pour buter de leur tête contre lui, les autres tiraient sa houppelande, ou jetaient une pierre sur son orteil.

Pour toute réponse, il se contentait de leur tirer la langue en maudissant leurs pères et leurs aïeux, sans oublier la sage-femme qui les avait tirés dans le monde et la mauvaise graine qui les avait produits.

Tremblant, étouffant de colère, Abdel Kerim continuait à insulter et blasphémer, crachant par terre tout en maudissant la ville qui n'est plus peuplée que de gosses immondes. Il se demandait à haute voix par quelle opération d'incubation cette multitude d'enfants avait bien pu pousser sur cette terre comme les cheveux poussaient sur sa tête. Comment donc pourra-t-on les nourrir demain? La faim les exterminera sans doute, et la mort viendra réduire leur nombre de moitié.

Il poussa enfin un soupir de soulagement quand il eut dépassé cet essaim d'abeilles et qu'il eut débouché sur un espace libre où s'étendait la mare du village.

L'obscurité l'entourait déjà en tombant sur les maisons sinistres d'où l'on apercevait des lueurs rouges comme les yeux des djinns dans

les ténèbres, ces lueurs qui venaient plonger en tremblotant dans l'eau de la mare.

Abdel Kerim regarda autour de lui, tandis que l'odeur de l'eau stagnante s'infiltrait dans ses narines. Il éprouva alors une angoisse encore plus pressante. Il tortura encore plus ses mains nouées derrière son dos, pencha sa tête vers la terre avec des envies de se jeter dans l'eau pour changer d'humeur.

Il continua à marcher au milieu du silence de la nuit comme s'il se trouvait dans la cellule d'une prison et non pas en liberté au milieu des habitants de son village.

En atteignant un pré, il s'arrêta. Cet arrêt avait sa raison d'être. S'il avançait de quelques pas encore, il se trouverait chez lui. Se trouvant chez lui, il n'avait plus qu'à fermer sa porte et dormir. Or, il n'avait nulle envie de dormir de bonne heure aujourd'hui. Son esprit était aussi clair que l'eau de la fontaine et le miel des abeilles. Il était bon pour veiller jusqu'au matin.

Tout cela il le devait au thé noir qu'il avait bu tout à l'heure sur l'insistance de Tantaoui qui lui offrait, avec son sourire jaune, ce verre de thé qu'il ne pouvait refuser.

Il n'était plus question d'aller dormir. Soit ! Mais tous les hommes du village étaient déjà en train de ronfler dans leurs demeures, laissant les gosses jouer encore par les rues. Que pouvait bien faire Abdel Kerim de sa soirée ? Aller veiller ? Mais où donc ? Allait-il jouer à collin maillard avec les enfants ? En vérité, où pouvait-il bien aller veiller ? Il avait les poches aussi vides que sa tête et pas une piastre pour se payer un café dans la taverne d'Abou El Assaad,

tasse qu'il eût été agréable d'accompagner d'une bouffée de narghilé. De la sorte, il aurait pu terminer sa soirée en écoutant les propos des clients et la musique de la radio, en riant des jeux de mots d'El Sébaï. Mais il n'avait pas un sou vaillant. Maudit sois-tu ô Tantaoui!

Il n'avait pas non plus envie d'aller jusqu'à la maison d'Abdel Méguid qu'il trouverait sans doute, assis devant son réchaud, le café en train de bouillir, et psalmodiant les versets du Coran. Mais il ne pouvait se présenter chez lui car quelques jours plus tôt, il l'avait poussé sur la « sakieh » ⁽¹⁾, histoire de rire, et celui-ci était tombé dans l'eau. Depuis lors, le cheikh Abdel Méguid ne lui parle plus.

Le démon avait eu raison de lui lorsqu'il l'avait poussé à commettre cette méchanceté gratuite... Mais Tantaoui avait été encore plus méchant en lui faisant boire ce verre de thé noir! Que Dieu te maudisse, ô Tantaoui!

Pourquoi n'irait-il pas prendre sa canne et se diriger vers son ami Samaan pour le convaincre d'aller à la Ezba d'El Balabsa où avait lieu une veillée de mariage, avec des danseuses, de la rigolade, de la musique et du chant? Mais où trouveras-tu, mon pauvre Abdel Kérin de quoi payer un cadeau au marié? Et puis, Samaan est peut-être allé se réconcilier avec sa femme qui s'était réfugiée chez son oncle... La nuit est bien sombre... Bonnes gens, venez donc à mon secours! Pourquoi faut-il que je sois tellement solitaire! Ce misérable Tantaoui doit être en train de dormir à présent. Qu'un mur dorme sur lui!

(1) Sakieh: Noria.

Qu'advierait-il s'il rentrait chez lui comme tout le monde? Il réveillerait sa femme, lui demanderait de préparer un pain, en le chauffant et l'assaisonnant de piment, qu'il mangerait avant de s'endormir. Et ce serait si bien si elle pouvait lui trouver un morceau du gâteau que sa belle-mère lui avait envoyé à midi! Après tout, il pourrait bien lui demander aussi de lui traire un verre de lait. Il passerait ensuite une bonne heure à réparer les trois couffins qui avaient été endommagés par l'eau.

Qu'advierait-il, par Dieu, s'il agissait ainsi?

La station du chemin de fer changerait-elle de place? L'omdeh du village offrirait-il une tournée à tout le monde? Le ciel croulerait-il sur sa tête? Rien de tout cela n'arriverait, sans doute.

Mais tout le monde connaît la femme d'Abdel Kérim, tout le monde sait comment elle s'assied par terre tel un sac de grains de maïs et autour d'elle ses six enfants grouillant comme des chiots affamés. Elle ne se réveillerait même pas si l'ange de la mort venait à souffler dans ses oreilles avec sa trompette.

Supposons un instant que, par miracle, elle vienne à se réveiller à son appel, que se passerait-il? Essayerait-il de rire? De se donner une contenance? D'exiger la nourriture? Et ensuite?

La lampe, il le sait, est à moitié remplie de pétrole, et sa femme doit l'utiliser toute la nuit du lendemain pour pétrir le pain et donner à manger à la famille. D'ailleurs, il est très peu probable qu'il trouve une miette de pain à la maison, car les enfants ont dû l'avalier, en l'assaisonnant avec la dernière pincée de piment,

avant de se coucher. Quant au morceau de gâteau, il veut mieux ne pas en parler...

Ce verre de thé noir, décidément, — que Dieu précipite ton âme en enfer, ô Tantaoui! — ce verre était vraiment délicieux, mais on aurait pu aussi bien s'en dispenser.

Si quelqu'un était passé sur la petite place du village, dans l'obscurité quasi totale, et qu'il avait vu Abdel Kérim figé au bord de la mare, tel un arbre, il aurait été convaincu qu'il venait d'être touché par un djinn qui lui avait jeté un sort.

Abdel Kérim était, certes, excusable. Le dilemme dans lequel il se trouvait était plus fort que lui et dépassait son faible entendement.

Cette pose dura longtemps, mais l'homme finit par prendre une décision. Il se dirigea d'un pas traînant vers sa demeure, résigné à passer sa nuit comme toutes les autres nuits.

Le voici chez lui, fermant derrière lui la porte avec le loquet. Il enjambe le corps de ses enfants couchés un peu partout par terre, les lèvres serrées pour ne pas lancer un juron contre eux tous et contre l'obscurité. Quel crime a-t-il donc commis pour être condamné toute sa vie à nourrir ces mioches dont les estomacs broieraient des pierres?

Il connaissait, comme un aveugle, les moindres recoins de sa maison. En tâtonnant, il parvint jusqu'à sa femme. Mais, au lieu de lui donner une bourrade pour la réveiller, il se prit à lui faire claquer les doigts de la main, à épousseter la poussière qui recouvrait ses pieds, à chatouiller enfin dans l'espoir de faire passer un frisson à travers son corps endormi.

Elle finit par ouvrir les yeux sur un der-

nier juron à l'adresse de ce maudit Tantaoui. Tout en bâillant et en entrouvrant les yeux avec difficulté, elle lui demanda ce que cet homme avait bien pu faire pour mériter ces insultes en pleine nuit.

Tout en se déshabillant, Abdel Kérim lui répondit : « Voilà ! Que Dieu maudisse celui qui est la cause de tout cela !

*
**

Quelques mois plus tard, les femmes du village venaient féliciter l'épouse d'Abdel Kérim pour sa grossesse, tandis que lui maudissait dans son for intérieur le sort qui avait voulu qu'il soit bientôt père d'un septième enfant, dont l'estomac ne se suffirait certes pas des pierres du chemin !

Abdel Kérim continuera à traverser son village des années encore, rentrant de son labeur quotidien, le front plissé, les mains nouées derrière le dos, et se demandant à chaque nuit par quel mystère insondable, par quel trou dans les entrailles de la terre ou dans le bleu du ciel, toute cette marmaille grouillante pouvait bien se faufiler sur notre terre.

Un regard

Il était étonnant, en effet, qu'une fillette de rien du tout comme elle l'était, demande avec autant de simplicité à un homme de mon importance, de redresser le fardeau qu'elle avait sur sa tête.

Il était bien compliqué, ce fardeau. Elle avait sur la tête, outre un plateau de pommes de terre au four, un autre plateau contenant des feuilletés de toutes sortes. Cet échafaudage risquait à tout instant de dégringoler.

Je n'ai pas trop tardé à lui venir en aide, malgré mon étonnement. Ce n'était pas chose aisée. Tandis que je cherchais à redresser le plateau de pommes de terre, celui des feuilletés penchait dangereusement. Mais je réussis enfin à éviter la catastrophe. Pour plus de sûreté, je lui conseillai de retourner vers le four qui n'était pas loin et de laisser là l'un des plateaux qu'elle pourrait reprendre ensuite.

Je ne sais ce qui se passa dans sa petite tête, mais je la vis se presser telle qu'elle était vers la maison où elle travaillait, tandis qu'elle répétait un seul mot que je parvenais à comprendre : Setti ! (1)

Je la suivis des yeux tandis qu'elle s'engageait sur la grand'route au milieu des autos qui passaient rapidement, tandis que son petit corps se déhanchait sous le faix qu'elle maintenait péniblement sur sa tête en équilibre et que ses pieds trottinaient dans la poussière au bas de la robe en haillons qu'elle portait. De ses petits yeux noirs, elle jetait un coup d'œil de temps en temps sur le chemin qu'elle devait prendre et s'aventurait ensuite résolument vers son but.

Je continuai à la suivre longtemps encore craignant à tout instant qu'un accident ne lui arrive. Mais elle parvint à passer sans encombres à travers l'intense circulation. Avant de continuer, elle s'arrêta de nouveau et ne bou-

(1) Setti! : Maîtresse!

gea plus. J'eus alors l'impression que tout allait crouler de sa tête. Je me précipitai vers elle au risque de me faire écraser par les autos. Mais lorsque je parvins à sa hauteur je m'aperçus que tout allait pour le mieux. Les deux plateaux était en un équilibre parfait sur sa tête, tandis qu'elle regardait, amusée, les enfants qui jouaient dans la ruelle avec une balle en chiffons.

Sans se rendre compte de ma présence, elle se remit en chemin et ses pieds menus reprirent leur trotinement semblable à celui des poussins, non sans avoir lancé une dernière fois un long regard sur les enfants qui jouaient, gais et insoucians dans la ruelle...

Youssef Idriss

traduction française
de Gabriel Bector.

SAYED DAROUICHE

N.D.L.R. — *L'Égypte a célébré en septembre le trente-cinquième anniversaire de la mort du compositeur Sayed Darouiche. A cette occasion un timbre commémoratif portant son effigie a été émis par l'Administration des Postes. Sayed Darouiche a été le grand novateur de la musique égyptienne « orientale ». Au cours d'une vie brève et tragique, il a réussi, grâce à un immense talent naturel, à composer un nombre important d'opérettes et de chansons, dont les airs étaient fredonnés par l'Égypte tout entière. A 61 ans, en pleine gloire, il décidait de partir pour l'Europe faire des études musicales complètes, lorsqu'il fut brusquement frappé par la mort. Nous avons demandé à M. Farag el Antari, auteur d'un livre en arabe sur Sayed Darouiche d'écrire cet article pour nos lecteurs.*

Sayed Darouiche est ce qu'on appelle un « self-made man », un autodidacte. Il est entré directement dans notre vie musicale, sans passer par un conservatoire ou toute autre branche de nos études musicales. Pourtant, il a réalisé des œuvres qui tiennent du miracle et grâce aux brillantes qualités dont il était doué, il a réussi à occuper la première place dans l'histoire de notre musique orientale.

Sa vie, comme celle de tant de musiciens, a été un roman souvent tragique.

Son histoire commence le jour de sa naissance à Alexandrie, le 17 mars 1892. Ses parents étaient de pauvres gens qui habitaient le quartier populaire de Kom el-Dick. Son père, humble menuisier dans une humble boutique, n'ayant que des moyens fort restreints, se résigna à suivre la coutume et à l'envoyer au « kuttab » (1), pour y apprendre des notions de lecture et d'écriture ainsi que le Coran. Peut-être deviendrait-il, un jour, un azhariste célèbre, édictant en législateur ses « fetwas » (2) aux gens de son quartier, ou, du moins, présidant aux soirées de festivités et aux cérémonies funèbres en psalmodiant les versets du Coran ou en chantant les éloges du Prophète. Dans les deux cas, le profit serait grand pour la famille.

Le petit garçon alla donc au « kuttab » du cheikh Hassan Halawa où il rejoignit d'autres enfants du quartier qui étudiaient et développaient leur savoir. L'atmosphère lui fut d'ailleurs très propice, car ces petites écoles traditionnelles se caractérisaient de tout temps par leur méthode de psalmodier en modulant, ce dont un enfant doué musicalement pouvait tirer profit.

Le cheikh qui était le professeur ou « Arrif », récitait les versets du Coran en phrases modulées avec une cadence musicale assez juste. Ses petits écoliers les répétaient sur un seul ton et avec une seule modulation, réglés par le balancement de leurs jeunes bustes de droite à gauche et de gauche à droite. C'est ainsi que s'enracinait dans leur âme les premières notions de musique.

(1) Petite école attenante à une mosquée.

(2) Edits religieux.

Le père de Sayed Darouiche mourut en 1899. Le jeune enfant avait sept ans. Sa mère le transféra du « kuttab » à l'école « Chams el-dine el-Ahlia » où il trouva une aide considérable en la personne de Naguib effendi Fahmi, l'un des dirigeants de l'école et en même temps son professeur de chant ; Naguib Fahmi s'intéressa particulièrement à Sayed Darouiche et le mit à la tête du groupe de chanteurs qui se produisaient lors des fêtes publiques organisées par l'école.

Cela contribua fortement à développer le talent inné de l'enfant et l'encouragea à faire valoir sa personnalité et son penchant irrésistible pour le chant et la musique.

Entretemps, Sayed Darouiche, avait grandement profité des chansons du célèbre Cheikh Salama Hegazi, et ses psalmodies du Coran s'étaient beaucoup améliorées.

En mars 1905, alors qu'il avait treize ans, il présenta une demande pour être admis à l'Institut Religieux d'Alexandrie. Sa requête fut agréée mais il dût s'engager par écrit à se conformer aux règles estudiantines de l'Azhar et à ne pratiquer aucun métier susceptible de l'inciter à négliger ses études religieuses.

Au cours de la première année passée dans cet institut religieux, sis au Mesjid Abou'l-Abbas, son imagination lui fit entrevoir un brillant avenir semblable à celui des cheikhs Ahmed Nada, Hassan El-Azhari et de leurs émules, qui faisaient de la psalmodie religieuse un métier assez lucratif.

Cette idée le fascina à tel point, qu'il entreprit de chanter et de présider à des cérémonies et des soirées publiques et privées sans plus attendre. La direction de l'Institut finit par le renvoyer pour avoir failli à ses engagements et pour avoir psalmo-

dié le Coran dans des soirées de noces. Il quitta l'Institut au mois de mars 1906.

Dans les conditions précaires dans lesquelles Sayed Darouiche et sa famille se trouvaient à l'époque, il se maria aventureusement à 16 ans, en 1908.

Pour subvenir aux besoins de sa famille, il dut courir les cafés et les « mouleds » pour chanter à des salaires dérisoires. Il finit même par se contenter d'un simple banc, « dakka », dans un café d'un quartier mal famé d'Alexandrie pour y amuser les visiteurs jusqu'aux petites heures du jour, sans respect pour son turban de cheikh.

Il se laissa emporter par ce courant vicieux et même pour stimuler son imagination et son inspiration, il s'adonna aux narcotiques, habitude déplorable dont il ne devait plus jamais se débarrasser.

Après avoir accompli sa besogne de chanteur, il se laissait entraîner, au lever du jour, à l'intérieur des logis des prostituées abusant de sa jeunesse sans frein ni limite.

Il est étonnant que son génie musical se soit réveillé dans cette atmosphère et ait gardé toute sa vivacité. Son talent ressemblait à une éponge imbibée d'essence dont la flamme était attisée par cet entourage brûlant.

On raconte qu'un bijoutier, client assidu de ce quartier mal famé d'Alexandrie, était son concurrent auprès d'une pensionnaire de l'endroit nommée Galila. L'orfèvre dépensait follement pour se réserver les bonnes grâces de la belle. Il lui fit cadeau d'un « kholkhal » (3) en or. Là-dessus, elle délaissa Sayed Darouiche.

Mais Sayed ne se tint pas pour battu ; il finit par mettre à contribution ses capacités de compo-

(3) Bracelet que l'on porte aux chevilles.

siteur et de chanteur pour avoir raison de son concurrent. Il composa une chanson ironique et satirique qui racontait l'histoire de l'orfèvre, ses relations avec Galila et son « kholkhal » d'une façon railleuse et blessante.

Cette chanson eut beaucoup de succès dans tous les quartiers populaires d'Alexandrie. Même les petits garçons la chantaient dans les rues et s'amusaient à se réunir en groupe devant la boutique du bijoutier et à entonner les strophes qui le tournaient en ridicule. Les filles publiques, camarades de Galila ne la ménageaient pas non plus et se racontaient entre elles devant tout le monde ses aventures avec l'orfèvre et Sayed Darouiche.

Le bijoutier, devenu la risée du quartier, n'eut d'autre solution que de liquider son magasin et de quitter la ville. Galila dut se rendre à Sayed Darouiche sans conditions.

Cette anecdote sans importance donne cependant une idée de la popularité des chansons et de la musique de Sayed Darouiche.

Par ses occupations dans les cafés du quartier des prostituées d'Alexandrie, Sayed Darouiche ne gagnait pas suffisamment pour subvenir à ses besoins et faire face à ses responsabilités familiales et à ses plaisirs personnels. Son revenu journalier était tombé à cinq piastres par jour environ. Devant cet état de choses, il dut abandonner ce travail peu rémunérateur, se débarrasser de son turban et de son caftan et chercher un autre emploi. Il travailla comme aide badigeonneur, ouvrier maçon, vendeur de vieux meubles et, souvent chômeur, il flanait par les rues. Mais il ne cessait jamais, où qu'il fût, de chanter parmi les ouvriers, dans les chantiers, sur les échafaudages ou dans les rues. Il finit par attirer l'attention du grand comédien, Amine Atallah,

qui le présenta à son frère, Selim Atallah, chef d'une compagnie théâtrale célèbre à ce moment. Il fut engagé par cette troupe et partit avec elle en tournée, en Syrie, en 1909, mais il n'en retira guère de profit matériel substantiel.

En 1912, Sayed Darouiche avait 20 ans, toujours à la recherche de travail, il signa un nouveau contrat avec la troupe de Selim Atallah pour une autre tournée en Syrie, en 1914. Il récolta de cette tournée des connaissances énormes grâce aux études qu'il fit chez le grand joueur syrien de « oud » (4), Osman El-Moussalli, qui lui donna des leçons particulières de musique et lui fit étudier le livre intitulé « Tuhfat El-Maouud fi-Taalim El-Oud ».

En 1914, on retrouve Sayed Darouiche dans les cafés d'Alexandrie et il recommence à chanter pour les clients à l'ancienne mode traditionnelle turque. Mais il en avait assez de cette musique et sa nature plébéienne l'attirait vers les chansons nationales aux mélodies populaires purement égyptiennes.

Ces chansons, aux mesures courtes et d'expression simple, pleines d'émotion, décrivent la vie des gens à la campagne, à l'usine et sur les champs de bataille, incitant à l'espoir et à l'action. C'est de là qu'est née la mélodie populaire égyptienne que le talent de Sayed Darouiche a rendu vivante.

En effet les chansons de Sayed Darouiche, à cette époque se caractérisaient, en plus de leur simplicité populaire par l'accord entre les paroles et la mélodie : une musique énergique et vive accompagnait le texte viril et une musique tendre les paroles sentimentales. Les longueurs monotones des Turcs

(4) Instrument de musique ressemblant à un luth.

étaient complètement abandonnées, ainsi que ces tours de force gutturaux, qui consistaient à répéter les « Ah ! » et qui provoquaient les baillements de l'assistance au lieu d'éveiller des sentiments effectifs dans l'âme.

Ce sont ces qualités précisément qui incitèrent les cafés des quartiers populaires d'Alexandrie à se l'attacher par des contrats. Ces succès augmentèrent sa confiance en lui-même et lui donnèrent l'espoir d'un avenir meilleur dans la capitale. Il quitta Alexandrie pour le Caire en 1917 : il avait alors 25 ans. Il fut engagé par le Cheikh Salama Hegazi pour chanter pendant les entr'actes dans son théâtre. Ce travail était loin de satisfaire ses ambitions et il ne recevait aucun encouragement de la part de ses auditeurs.

A la même époque, le grand artiste Georges Abiad, était en train de former sa troupe d'opérettes. Il entendit parler de Sayed Darouiche, jeune chanteur doué, et le chargea de mettre en musique les chansons de sa pièce *Feirouz Chah*. Mais cette pièce fit fiasco dès la première représentation, malgré tous les efforts déployés par Sayed Darouiche et pour des raisons qui n'ont sans doute aucune relation avec la musique et le chant de la partition.

Cependant, en composant la musique de *Feirouz Chah*, Sayed prit conscience de ses possibilités dans ce domaine et cela l'encouragea à s'engager dans la voie du théâtre par la grande porte.

De 1917 à 1923, la production musicale de Sayed Darouiche fut considérable. Il mit en musique les chansons de près de vingt pièces de théâtre, soit plus de deux cents chansons. Six de ces pièces furent composées pour Naguib El-Rihani, la plus célèbre étant *Al-Achra El-Taieba* ; huit autres pour

Ali El-Kassar, deux pour la troupe de Munira El-Mahdia et trois pour la troupe Okacha, ces dernières s'intitulant *Abdel Rahman El-Nasser, Dorra El-Yatima et Hoda* (5).

Sayed Darouiche composa pour sa propre troupe deux opérettes : *Shéhérazade* et *Barouka*. Pour composer toutes ces chansons, il avait abandonné le « takht », l'orchestre turc traditionnel pour former son propre orchestre de conception européenne. Le succès de Sayed Darouiche était énorme. Toute l'Égypte fredonnait ses chansons. Il avait conquis la gloire.

Les amis intimes de Sayed Darouiche affirment qu'il ignorait complètement l'écriture et la lecture des notes et qu'il avait recours à un de ses collaborateurs pour les enregistrer.

Cependant, durant cette période si fructueuse, son activité ne se borna pas aux compositions musicales pour le compte des troupes théâtrales qui se concurrençaient entre elles. Il trouva assez de temps pour rédiger de nombreux articles sur la musique.

Le premier de ces articles avait pour titre « Sayed Darouiche, serviteur de la Musique ». Il parût dans le numéro 35 de la Revue *El-Nil*, publiée par son ami Farag Soliman Fouad. Il y disait entre autres : « La musique est faite de douces mélodies qui font naître dans l'âme, des sentiments de tristesse ou de joie.

« Elles traduisent les sentiments vifs qui poussent et guident la personne vers un but, indiqué par la mélodie.

(5) Sur ces troupes et l'histoire du théâtre égyptien à cette époque voir le savant article d'Abdel Rahman Sidky dans *Cinquante ans de Littérature égyptienne*, éd. de La Revue du Caire, 1953.

« C'est pourquoi la musique est un facteur des plus important pour l'armée d'un pays civilisé. Les soldats, aux sons de la musique se sentent enivré par la fierté et emportés par l'enthousiasme, et ne pensent qu'à aller en avant quelle que soit la force de leur ennemi. »

Ces quelques mots nous donnent une idée de ce que représentait la musique pour Sayed Darouiche.

Sayed Darouiche a joué dans notre musique nationale le rôle que Glinka a joué dans la musique russe par son énergie et son impétuosité, au moment où cette musique avait commencé à abandonner les airs et les mélodies importés de l'étranger, pour exprimer les sentiments du peuple.

La musique de Sayed Darouiche, considérée sous l'angle de ses rapports avec les événements historiques et nationaux de l'époque, nous retrace un portrait fidèle du mouvement passionné de la révolte populaire contre l'inégalité sociale et la tyrannie politique d'alors.

Sayed Darouiche apparait comme un novateur dans l'histoire de notre musique. Il a modernisé ses airs et ses chansons populaires en les dirigeant souvent contre l'occupation étrangère.

Durant toute cette période, le nom de nos artistes et de nos chanteurs est étroitement lié au mouvement national. Parmi les devanciers de Sayed Darouiche, le grand chanteur Mohamed Osman (1855 - 1900) est cité pour son talent et ses mérites par Ahmed Chafik Pacha dans la première partie de ses mémoires sur la révolte de Orabi et sur les facteurs qui la préparaient. Il dit entre autres :

« L'Égypte s'est transformée en une tribune d'orateurs. Partout dans les clubs, les cafés, les lieux publics et même les mosquées, les réunions de

famille et les cérémonies nuptiales, les orateurs pénètrent et prennent place sur les bancs des musiciens.

« J'ai même entendu dire que le fameux chanteur Mohamed Osman répondait à ceux qui lui demandaient où il comptait chanter ce soir, qu'il se rendait à la soirée de noces où allait également Abdallah El-Nadim, le célèbre orateur de la révolte de Orabi. »

Quant à Abdo El-Hamouli (1845-1901), on n'attendait de sa part aucune réaction, car il était le chanteur du khédivé et lui répétait les airs qu'il avait appris à Constantinople, chansons galantes et amoureuses ou simples mélodies flattant le khédivé et la famille régnante.

Pour connaître, dans ce domaine, le rôle du Cheikh Salama Hegazi, (1852 - 1917), on est bien obligé de constater que malgré ses efforts pour le développement de la musique théâtrale, il consacra une grande partie de ses chansons à la louange de la famille khédiviale. Ce fameux artiste si populaire avait même pris la fuite et se cacha à Rosette, au moment où la flotte britannique bombardait la ville d'Alexandrie, en 1882. Il revint après l'occupation pour reprendre sa mission auprès du khédivé.

A l'opposé de Salama Hegazi, Sayed Darouiche vivait au beau milieu du tourbillon du mouvement national et de la résistance contre l'occupation et déclamait les chansons dont les paroles étaient écrites par Badie Khaïri. Il composa ses mélodies au moment où le sentiment national était à son apogée. Sa nature enthousiaste et enflammée ainsi que sa popularité ne lui permettaient pas de s'éloigner de ses concitoyens. Autour de lui, d'ailleurs, une atmosphère de révolte régnait, que des actions patriotiques et de protestation violente maintenaient.

Les étudiants en droit organisèrent leur grande manifestation de 1908 pour protester contre le khédive Tewfik qui avait passé en revue l'armée britannique sur la place d'Abdine. Ces mêmes étudiants manifestèrent encore à l'occasion de l'anniversaire de la mort de Moustafa Kamel, le 11 février 1909. Il y eût d'autres troubles contre les restrictions à la liberté de la presse et le rétablissement de la loi sur la presse en mars et avril 1909. En janvier et en avril 1910, l'opposition organisa une manifestation pour protester contre le projet de prolongation de la concession du Canal de Suez. Le peuple à son tour s'éleva contre le discours de Théodore Roosevelt, président des Etats-Unis, qui donnait son appui à l'occupation britannique. Il y eût aussi les manifestations des étudiants en faveur du rétablissement de la Constitution, en 1910 et 1911, sans parler des événements de la Révolution de 1919.

La vie politique en Egypte se manifestait toujours par des révoltes contre l'oppression et le despotisme malgré l'opposition des autorités britanniques, leurs coups de fusils et de mitrailleuses. Les cris des blessés se mêlaient au crépitement des balles : « Nous mourrons et vive la Patrie ! »

C'est pendant cette âpre lutte que nous voyons apparaître Sayed Darouiche en plein champ de bataille. Le grondement de ses chansons se mêle aux bruits de la lutte et de la guerre pour la libération.

Ta mère l'Egypte t'appelle

Lèves-toi ! Egyptien !

— Aide-moi !

*— Ton aide est une dette dûe par tout
Egyptien.*

Et l'on entendait cette autre chanson dont les paroles furent inspirées par les appels patriotiques enflammés de Mustafa Kamel :

*Mon Pays!... Mon pays!
A toi mon amour et mon cœur!*

A part ces chansons patriotiques, les pièces de théâtre de Sayed Darouiche étaient pénétrées de nationalisme et de sentiment arabe; elles poussaient le peuple à encourager l'industrie nationale et l'union des Arabes, et l'excitaient contre l'occupation en chantant la gloire de l'Egypte.

Toutes ces œuvres ont constitué le passeport avec lequel Sayed Darouiche est entré dans notre histoire nationale et musicale sans avoir à passer par un conservatoire et sans avoir fait aucune étude de musique moderne. C'est cela aussi qui constitue le point culminant auquel ne put parvenir personne, ni avant ni après Sayed Darouiche, à part de rares exceptions.

Il est remarquable de constater que Sayed Darouiche n'a jamais compté que sur son talent, sur son expression claire et simple et sur son abandon des méthodes surannées et ennuyeuses des mélodies turques. Ses airs, ses chansons et toutes ses compositions, secondées par un orchestre spécial et nouveau, sont purement populaires et portent un cachet entièrement égyptien. Ce qui suffit à justifier la gloire musicale de Sayed Darouiche.

Voici donc Sayed Darouiche, tel qu'il est, sans aucune prétention ni exagération⁽⁶⁾, d'après les

(6) Voir notre livre, *La Musique de Sayed Darouiche*, Librairie Al Nahda, 1957.

conditions de sa propre vie et les possibilités musicales que lui offrait la nature.

Il est de notre droit de regretter qu'il n'ait pas eu la possibilité de faire des études normales de musique pour raffiner et développer son talent. Mais comment le lui reprocher, alors que la pauvreté ne lui a même pas permis d'étudier les notions élémentaires de la gamme musicale.

A vrai dire, Sayed Darouiche sentait bien vers la fin de sa vie toute la portée de son ignorance. Il décida de ne composer la partition de la pièce *Samson et Dalila* qu'après s'être rendu en Europe pour y faire de nouvelles études.

Avant son départ, il avait passé la dernière nuit à Alexandrie, parmi ses amis. Il se rendit ensuite chez sa sœur, au quartier de Moharrem bey où il mourût subitement au courant de la nuit du 15 Septembre 1923, à peine âgé de 31 ans.

Disons pour terminer, que si Sayed Darouiche était parti pour l'Etranger faire des études dans toutes les branches de la musique, il serait probablement devenu l'un des grands génies mondiaux de notre temps, en brisant le cercle étroit de notre musique populaire.

Le Dr. Hussein Faouzi a dit de Sayed Darouiche qu'« il était une énergie enfouie, et que si cette énergie avait trouvé un terrain propice, elle aurait été la gloire de l'humanité entière. »

Farag El Antari
Traduit de l'Arabe

NUIT D'IVRESSE

C'est du vol, de l'escroquerie !
Je connais bien ces escrocs et leurs manières diaboliques pour tromper de braves voyageurs comme moi... Oui, ces fripons d'hôteliers cherchent toujours à vous voler : si ce n'est pas sur le prix de la chambre, c'est sur celui de la nourriture ; si ce n'est pas sur le prix de la nourriture, c'est sur la qualité ou la quantité de celle-ci... Ils doivent toujours vous tromper.

J'ai essayé de prendre mes précautions... J'ai appris le tarif gouvernemental... j'ai surveillé et compté toutes choses... Ainsi, je me suis cru paré contre leurs manigances et leurs tricheries. Mais une seule chose avait échappé à ma perspicacité... car je n'aurais jamais cru que leur friponnerie allât jusque là... Qui, en effet, aurait pensé à compter les marches de l'escalier et à retenir leur nombre exact ?

Ainsi, j'ai donc négligé de compter ce matin les marches de l'escalier qui mène au second étage

N.D.L.R. — Youssef el Sebaï est l'auteur de nombreux romans, pièces de théâtre, scénarios de films d'une veine humoristique et moderne. Il est actuellement Secrétaire Général du Conseil Supérieur des Lettres et des Arts.

où j'ai ma chambre. Je sais que cet escalier n'était pas long... il ne pouvait guère avoir plus de vingt marches puisque quelques secondes m'avaient suffi pour le gravir. Or, à présent, je n'en vois pas la fin... si bien qu'il me semble ne pas mener au second étage de l'hôtel Beau-Rivage mais bien aux portes du Ciel.

Ces escrocs y vont un peu fort... me tromper même à propos de l'escalier ! Le matin on est d'accord sur un nombre de marches... puis, dès que vient le soir et qu'on approche de minuit, que l'on n'est plus sur ses gardes et que le compte devient impossible, alors ils les doublent... et redoublent.

Non, non, c'est inadmissible ! Je dois en informer la police demain matin. Mais quel est leur but ? Que gagnent-ils en me trompant ainsi ? Veulent-ils par hasard me faire payer ce surplus de marches ? Qui sait ! Tels que je les connais, c'est fort possible ! Mais c'est de la folie... C'est incroyable ! Je ne leur paierai rien ! Je ne pensais pas que leur malhonnêteté atteigne ce point.

Ah ! j'ai percé à jour leur malice et leur tricherie : ils ont allongé l'escalier pour que celui qui monte ne puisse pas atteindre sa chambre, s'en retourne d'où il vient, laissant la chambre vide... De cette façon, ils pourront la relouer à un autre client. Mais qui est cet autre qui pourra y arriver, si moi-même j'ai mis tant de temps pour en gravir une si petite partie ? Ils seront obligés de le faire descendre en parachute !

Oui, ce ne peut être là que leur seule façon d'agir. Ah ! ces bandits... ils louent la chambre deux fois... une fois de la terre et une fois du ciel, touchant ainsi double prix. Mais je ne leur laisserai pas l'occasion de réaliser leurs desseins. Je dois monter,

oui, je dois monter aussi longtemps que l'escalier s'allongera, jusqu'à ce que j'arrive à ma chambre et découvre leur supercherie.

Mais pourquoi ne puis-je monter ? Je sens que les marches sont très hautes et que l'escalier et les murs se balancent : peut-être ce balancement est-il dans ma tête et cette lourdeur dans mes pieds ?

C'est possible... et même très probable... car le dernier verre que j'ai pris n'était pas du tout nécessaire... ce n'était pas du tout nécessaire... ce n'était vraiment que de l'avidité, les sept premiers verres étaient bien suffisants.

Mais ne croyez pas que je sois saoul, j'ai ma pleine conscience, je le jure... par Allah et par le Ciel, le ciel d'où ces gredins vont descendre en parachute pour occuper ma chambre... Je ne suis pas saoul... je suis seulement satisfait et ce maudit escalier va me faire perdre cette douce euphorie.

Allons, montons, ne perdons pas de temps, montons avant que le salaud qui va descendre d'en haut n'occupe la chambre.

Montons, marche après marche...

Et après ? Où est la fin de toutes ces marches ? Je tombe de fatigue, mes pieds n'en peuvent plus, ah, les chiens, les fils de chien ! Par Allah ! je leur montrerai demain matin ce qu'il en coûte à me rouler ainsi...

Demain matin ! Mais qui peut m'assurer qu'ils laisseront les marches jusqu'à demain matin ? Oh ! que je suis idiot ! Sans doute remettront-ils les marches comme elles étaient auparavant et jureront leurs grand dieux qu'ils n'ont rien changé à l'escalier... Peut-être, même, qu'ils auront l'audace de dire que j'étais saoul !

La meilleure des choses, c'est de compter les

marches de l'escalier, une à une, pour connaître leur nombre exact et les empêcher de nier.

Allons, recommençons : je vais redescendre et remonter en comptant.

Voilà la première marche : une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept... sept !! Sept ? ! Sept quoi ? !! Sept piastres... sept filles... qu'est-ce que je compte ? je déraile, j'ai totalement oublié ce que je compte... sept verres... oui !... je me rappelle... sept verres... huit, seulement... Voilà tout ce que j'ai bu ! Le huitième verre est seul coupable... Que Dieu le maudisse !... je n'aurais pas dû le boire. Avant ce huitième verre j'étais normal... Je me rappelle bien mon état après le septième : j'avais toute ma conscience... Et même comme je buvais ce huitième verre, j'ai raconté une anecdote au barman... Un homme était assis au bar avec son fils et tous deux avalaient verre sur verre. Le père alors de donner des conseils à son fils :

— « Bois tant que tu voudras, mais n'arrive jamais à l'état d'ivresse.

A quoi le fils de répondre :

— « Mais comment reconnaître que j'y suis arrivé ?

— « Lorsque tu verras double, lorsque au lieu de ces deux bouteilles tu en verras quatre ; tu sauras alors que tu es ivre et qu'il est temps de partir.

Le fils regarda le père, le prit doucement par la main et lui dit :

— « Dans ce cas, père, partons car il n'y a qu'une seule bouteille sur la table.

Je me suis mis à rire, trouvant bien bonne l'histoire que je venais de raconter... Mais le maudit barman ne riait pas... il me regarda et me dit d'un ton désapprobateur :

— « Monsieur, allez-vous en, je vous prie, car il n'y a aucune bouteille, devant vous, sur le bar.

J'ai quitté le bar... et j'ai bien compris que le huitième verre m'avait fait tourner un peu la tête... mais je vous assure que je n'étais pas ivre... ma tête tournait seulement un peu... j'avais une sensation de bien-être, j'avais envie de chanter...

Mais ce maudit escalier ne finit pas ! toute cette montée et je n'arrive pas à ma chambre...

Ah ! les filous ! les canailles !... les bandits, je me rappelle... j'avais commencé à compter les marches de l'escalier... quel était mon dernier nombre ? Malheur, j'ai oublié ! Tant pis, je recommence de nouveau... je le descends !

Voilà la première marche : une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept... sept... sept... sept ? sept quoi ? cette fois je dois bien me rappeler... qu'est-ce que je comptais... sept piastres... sept métiers... sept cieux... sept sakiehs... oui... oui... il n'y a que cela :

*« Sept sakiehs pleurent, mais elles n'ont pas éteint
le feu en moi*

*O, désirée de mon cœur, dis-moi ce qu'est la
passion »*

Je me mis à chanter et je constatai que ma voix était belle, plus belle que toutes celles que j'avais entendues... Cela m'a transporté de joie... je me suis assis dans l'escalier, là où je me trouvais, les jambes croisées :

*« Le regard accroche le regard et mon cœur est
en flammes. Le bord des mers est ma couche et les
vagues forment ma maison. »*

Et je me suis mis à répéter :

« Le bord des mers est ma couche... » à répéter... répéter... jusqu'à ce que j'éprouve des dou-

leurs dans le genou et des fourmillements dans la jambe... Puis j'ai compris la cause de ces troubles : l'escalier était ma couche et non le bord des mers... Je devais me lever. Oui, oui... telle ne doit pas être la couche des grands seigneurs. C'est bon pour les petites gens, si quelqu'un me voyait dans cet état, il m'accuserait d'être saoul.

Non, Non !... Je dois me lever et monter à ma chambre

Mais cet escalier n'a pas de fin...

Ah, les fripouilles, ils m'ont trompé... Je dois compter les marches de l'escalier... où en suis-je ?

Le diable l'emporte, j'ai oublié, j'oublie pour la seconde fois !... Il faut que je trouve une bonne méthode pour compter, bien sûr...

Ah ! j'ai une idée formidable !

Je vais numéroter les marches de l'escalier... oui... et pourquoi pas ?... je vais mettre un numéro sur chaque marche pour que je puisse les pincer le matin s'ils falsifient l'escalier et pour que je n'oublie pas leur nombre comme je l'ai oublié les fois précédentes.

Redescendons... oui... comme cela... la descente est très facile... si je pouvais renverser l'escalier... je le descendrais au lieu de le monter... mais comment y arriver sans l'aide de quelqu'un ? Je vais aller voir le garçon et lui demander de m'aider.

— « Eh là, mon ami, écoute !

— Monsieur ? ! Vous n'êtes pas encore monté ?

— Comment veux-tu que je monte après ce qu'ils ont fait de l'escalier... Ecoute, je voudrais que tu me rendes un petit service,

— De quoi s'agit-il ?

— Il faut renverser l'escalier.

— Renverser quoi ! ?

— Ne crie pas ainsi, personne ne doit t'entendre. Je te dis de renverser l'escalier, car il m'est plus facile de descendre que de monter... si l'escalier était renversé je pourrais descendre à ma chambre au lieu d'y monter... ensuite, nous remettrions l'escalier en place.

— Ecoutez, Monsieur, l'escalier est très lourd et je trouve qu'il serait beaucoup plus facile de vous renverser vous-même.

— Tu le penses vraiment ?

— Bien sûr ! je l'ai déjà essayé.

— Bon ! Mais je te prie de me donner un crayon afin que je numérote les marches pour en connaître le nombre exact.

— Je crois, Monsieur, que vous avez un crayon dans votre poche.

— En effet, je me rappelle... mais crois-tu que le crayon marquera sur les marches de l'escalier ? Ne pourrais-tu pas me donner un morceau de craie, celui dont tu te sers pour écrire sur l'ardoise ?

— Voici, Monsieur. »

Me voilà donc devant la première marche. Ah ! bandits, vous voilà donc tombés entre mes mains !

Et je commençai à numérotter les marches...

Une, deux, trois, quatre,

Une idée formidable ! Elle va déjouer leurs manigances et découvrir leurs tricheries... cinq, six, sept, bravo !

Ça c'est de l'intelligence... et du travail... huit... neuf... dix.

Et cela jusqu'à vingt... A ce moment est apparu le corridor qui menait à ma chambre.

C'est très drôle ! vingt seulement !! c'est trop fort !

Ah ! lâches ! vous reculez maintenant ? Vous diminuez de nouveau les marches, vous avez vu que

j'étais sur le point de découvrir vos combines ! Mais il est inutile d'être bon avec vous... Je vais garder la craie dans ma poche... et numéroter l'escalier chaque fois...

Mais qu'est-ce qui arrive ?

Encore une fois ils recommencent ! Le corridor est devenu très long... il n'était pas ainsi le matin... Ce qui m'effraie, c'est de perdre mon chemin vers ma chambre, de la manquer et d'entrer dans une autre.

Voilà le grand dilemme !

Comment arriver à ma chambre alors qu'ils ont tellement allongé le corridor ? Qui sait encore ! Peut-être ont-ils mélangé les chambres, placé celle-ci à la place de celle-là, pour tricher et tromper... ou encore... ils ont pu augmenter ou diminuer le nombre des chambres... Peut-être que ma chambre est parmi les chambres perdues...

En tout cas, je dois vérifier cela... Je me rappelle qu'elle était la quatrième ou la cinquième à droite... Il s'agit d'être précis.

Qu'il soit maudit... ce huitième verre. J'aurais dû tout de même m'arrêter au septième... pour pouvoir retrouver ma chambre... et ne pas me tromper avec celle d'à côté...

Mais pourquoi me tracasser ? Pourquoi ne pas me tromper de chambre ? Quel mal y a-t-il d'entrer dans une autre chambre... Quelle est la chose importante et précieuse qui m'empêche de vouloir me tromper... qui me fait m'entêter à la retrouver et me pousse à aller directement à elle... à elle seule et pas aux autres chambres... ?

C'est ma femme !

Bien sûr, bien sûr, c'est ma femme... ! Elle est à l'affût là-bas... elle m'attend comme elle le faisait

à la maison chaque soir... comme un géôlier ou un gardien.

J'étais très content de faire ce voyage à Alexandrie... J'avais envie d'être libre, d'être loin de la surveillance de ma femme... car elle me surveille... comme le policier surveille un suspect, sans perdre de vue un seul geste ou un seul mouvement.

Je souhaitais une liberté sans limites... je rêvais de dîners fins, de boissons, de femmes... J'imaginai celles-ci dans ma chambre et tombant dans mes bras...

Mon imagination divaguait ainsi jusqu'au moment où ma femme m'a dit avec simplicité : « Je pars avec toi ».

Malgré l'explosion que ces mots firent dans mon âme anéantissant mes beaux rêves de liberté, je fis tout mon possible pour rester froid et je lui répondis doucement :

— Mais, notre fille ? Vas-tu lui faire manquer l'école ?

— Non, je vais la laisser chez ma mère.

Que la malédiction de Dieu soit sur toi et ta mère ! (j'ai dit cela en mon for intérieur évidemment)... J'essayai par tous les moyens de lui faire changer d'avis... sans lui faire sentir que je ne voulais pas d'elle... et sans qu'elle se doutât de ma mauvaise foi... mais elle a insisté pour m'accompagner.

Et maintenant... elle est à l'affût dans ma chambre... Elle attend mon retour... car je lui ai dit que j'allais au bar boire un ou deux verres avant de la rejoindre.

Alors vous comprenez, je ne voudrais pas manquer ma chambre !

Malédiction ! Suis-je bête ! Je dois me tromper de chambre... oui, il le faut... à cause de ce mélange

que ces idiots ont fait... à cause de l'allongement du corridor... du balancement des chambres... du tremblement du parquet... et de la rotation du plafond,.. quelle belle excuse pour me tromper de chambre !.. Autrement, je serais un imbécile, et même le roi des imbéciles.

Bien sûr, bien sûr !... Il faut dans ces cas... et surtout avec une femme pareille... se tromper volontairement de chambre... pénétrer dans une chambre meilleure... ou, en tout cas, dans une chambre où ma femme ne se trouve pas.

C'est décidé, je vais me tromper de chambre !

Mais comment ? Comment se tromper ? Il faudrait d'abord que je sache exactement l'emplacement de ma chambre.

Malédiction divine !... pas sur ma femme mais sur le huitième verre... ou mieux encore sur les deux !

Je crois que c'est... la troisième chambre ou la quatrième... à droite... à moins que ce soit la quatrième ou la cinquième... je n'en sais rien.

En tout cas, par précaution, excluons ces trois-là... je dois les éviter à tout prix.

Donc, devant moi, toutes les autres chambres à part ces trois-là. Comment choisir ?

Je pense que, puisque j'ai l'intention de me tromper de chambre et d'aller à l'aventure, il faut bien choisir...

C'est vrai que c'est une aubaine d'être loin de ma femme et de sa prison... Mais pourquoi cette aubaine ne deviendrait-elle pas deux aubaines ? et pourquoi ne pas faire d'une seule pierre deux coups ?

Pourquoi ne pas choisir une chambre contenant un bel oiseau... précieux... pour que l'aventure en vaille la peine ?

Je me suis souvenu alors de la femme que j'avais vue le matin entrant dans la chambre contiguë à la mienne... Ma tête se mit à tourner davantage à cette évocation et la fièvre s'empara de mes veines...

Je me rappelai son corps qui m'avait paru désirable, chaque partie, bien dessinée, ayant l'air d'avoir été faite séparément.. et le tout réuni et recouvert d'une robe si mince qu'elle ne cachait que pour mieux révéler.

Avez-vous compris ce que je veux dire... sa poitrine était à part... ses hanches aussi... ses jambes également...

En tout cas, vous n'avez pas besoin de comprendre... L'essentiel, c'est que la première fois que je l'ai aperçue mon regard s'est fixé sur elle et mes narines se sont emplies de son parfum... La deuxième fois, elle m'offrit un sourire... apparemment ce sourire était le salut d'une voisine... mais au fond, il me fit souhaiter de payer de la moitié de ma vie le retour de ma femme au Caire.

Tandis que je l'évoquais, debout dans le corridor et bien décidé à me tromper de chambre, j'ai compris que j'avais l'intention de commettre mon erreur en pénétrant chez elle.

Elle est descendue seule à l'hôtel... A cause de ses regards aguichants, elle ne sera pas trop étonnée si je me faufile chez elle... car je connais bien le regard des femmes, je comprends quand il signifie « Venez ! ».

Au pire des cas, s'il arrive une chose imprévue, je m'écrierai : « Ah ! je me suis trompé de chambre... et les premiers responsables sont ces chiens, ces fils de chien, qui ont allongé le corridor et mélangé les chambres. »

Allons, allons... avant que ma femme ne s'in-

quiète... ne sorte pour me chercher, ne me trouve dans le corridor et ne mette la main sur moi pour me faire entrer dans ma chambre... gâtant ainsi stupidement ma sortie.

Je me suis senti tout joyeux à l'idée que j'allais fuir ma femme... alors qu'elle était à deux pas de moi... que j'allais la tromper malgré ses stratagèmes pour me suivre partout.

L'affaire maintenant, c'est d'arriver à la chambre de notre amie... la blonde... la jolie... la bien moulée...

Laissons la troisième, la quatrième, et la cinquième chambres... ah, toutes ces chambres se ressemblent... que la malédiction de Dieu soit sur les mémoires courtes !

Je crois que sa chambre est la sixième, mais qu'arrivera-t-il si ce n'est pas la sienne ?

Bah, tant pis ! ce ne sera pas ma chambre et c'est le plus important... L'affaire, après tout, est une aventure, ou une tentative d'aventure.

Allons, il n'y a pas de raison pour hésiter. J'ai mis ma main sur le loquet et appuyai : la porte s'ouvrit et je m'introduisis doucement dans la chambre.

Pardon ! un instant, que je reprenne haleine... Je ne suis pas un poltron, mais c'est la première fois que je tente chose pareille.

Croyez-moi, ce n'est pas chose facile que d'entrer dans le boudoir d'une femme que vous ne connaissez pas... La chambre est sombre, éclairée seulement par une veilleuse placée sur une petite table à côté de la porte.

J'examinai la chambre... elle ressemblait beaucoup à la mienne et j'eus, un moment, peur de m'être trompé et d'être entré dans celle-ci... mais

un seul regard vers les chaises, la table et l'armoire me persuada que c'était bien une autre chambre.

Très bien, voyons à présent si c'est la chambre de notre amie. Un moment... pour que je m'en assure... le lit est au fond de la chambre, près d'une porte vitrée qui donne sur la cour... et cette porte qui est à gauche, c'est celle de la salle de bain... elle ressemble à celle qui est dans ma chambre, mais la mienne est à droite.

Dans le lit, je ne vois la silhouette que d'un seul corps... c'est rassurant... je suis sûr d'être sur la bonne voie... il me reste maintenant à voir si cette silhouette appartient à une femme ou à un homme.

Si c'est un homme, je me faufile vite hors de la chambre et retournerai d'où je suis venu... pour chercher ailleurs.

Et si c'est une femme ?

Je dois savoir si c'est ma belle ou une autre.

Mais supposons que ce ne soit pas elle, que ce soit une autre femme... nous pouvons essayer avec elle et si elle résiste ou se révolte, nous présenterons des excuses et quitterons la chambre.

Si elle cède ? tant mieux... en tout cas c'est une femme et ce n'est pas la mienne.

J'avançai sur la pointe des pieds.

Chut ! Pas un mot !

C'est elle... mais pas tout à fait... ce sont ses cheveux... je peux l'identifier, malgré l'obscurité que n'arrive pas à dissiper la faible lumière venant de la petite table...

Je m'avançai donc... Dieu le sait... ou plutôt Satan le sait... quelle surprenante audace me poussa tout habillé dans son lit et me fit enlacer son corps tiède...

N'attendez pas de moi que je vous raconte tout

en détail car je suis un homme timide et qui a du tact... les secrets du boudoir doivent rester dans le boudoir... nous avons tous les nôtres... inutile de les raconter.

L'essentiel... le contentement que j'en obtins dépassa tout ce que j'avais éprouvé jusque-là auprès des femmes... Elle faisait semblant de dormir... et cette feinte augmentait notre plaisir à tous deux... Je respectai son désir de paraître endormie, même lorsque je quittai son lit et que je fus sur le point de sortir de la chambre.

Une merveilleuse aventure... et une chance plus merveilleuse encore.

Je pense que chacun le souhaite pour soi, mais je ne crois pas que cela arrive souvent dans la vie... et même très rarement...

Ma tête tournait... de joie, grisé par le succès de l'aventure... Au moment où la main posée sur le loquet, je me disposais à quitter la chambre sans ennui, mon regard tomba sur une enveloppe posée sur la petite table près de la porte... et je lus, grâce à la lumière de la veilleuse :

« Mr. le Directeur de la Sté. Technique Nationale
pour le Moyen-Orient ».

Je compris que ce titre inscrit sur l'enveloppe était celui de son mari et un grand frisson me parcourut de la tête aux pieds. C'est donc une femme mariée.

Malheur à moi donc, si je ne sors pas tout de suite... sans plus attendre, car son respectable mari peut être de retour d'un instant à l'autre. J'ouvris la porte et en un clin d'œil je fus dehors.

Dieu merci, je repris haleine. Ce petit pas que je venais de faire représentait ma sécurité, car, la différence est grande entre « dans la chambre » et

« hors de la chambre » !.. Très grande, elle pourrait me coûter la vie... ! si ce « Directeur » est un homme violent et croit que son honneur est atteint, il peut chercher satisfaction dans mon sang.

Sain et sauf dans le corridor, je ressentis encore une fois la joie de la victoire... Joie d'avoir trahi ma femme et plus encore d'avoir trahi un autre homme.

Et quel homme : un respectable « Directeur »...

Ah ! si vous saviez comme elle était merveilleuse cette jouissance !

Maintenant, dois-je retourner dans ma chambre ? Non, non, non... pas avant que je ne fête mon étonnante victoire sur ma femme... et sur le respectable monsieur, Directeur de la Sté Technique Nationale... etc...

Et bien ! je vais redescendre au bar pour boire à ma nuit de volupté un neuvième verre.

La descente, comme je vous l'ai déjà dit, est très facile.. la craie est dans ma poche... ces idiots ne pourront pas me tromper en remontant.

Lorsque je fus devant le barman... il me regarda, étonné :

« — Vous n'êtes pas monté à votre chambre, Monsieur ?

— Remplis-moi un verre... et un autre pour toi... nous allons boire à la trahison conjugale... N'as-tu jamais trompé ta femme ?

— Jamais, monsieur.

— Pauvre ami !.. tu n'as pas vécu... As-tu trompé un homme ?

— Dieu m'en garde !

— Idiot ! ta vie ne vaut rien... Parle-moi du plaisir de la trahison : c'est une autre vie... Cette nuit, j'ai commis...

Mais avant de lui expliquer ce que j'avais fait,

j'aperçus dans un coin du bar, un homme qui me regardait fixement.

J'eus un frisson.

Juste ciel ! se peut-il que ce soit lui ? Pourquoi pas ? Très probable qu'il soit le « Directeur de la Sté Technique Nationale »... Il semble avoir le cou large, le corps gros et l'air idiot de tous les directeurs...

Dieu merci, je m'étais tu... car ma langue m'aurait probablement perdu... On a bien raison de dire : « On ne les a pas vus voler, mais on les a vus faire le partage. »

Recevez ce conseil :

Quand vous commettez une faute, attachez votre langue à votre palais, car rien n'est plus dangereux pour l'homme que sa propre langue.

J'ai bu mon neuvième verre en silence... suivi du onzième — le dixième ayant été pris par le barman — sans reparler de la trahison conjugale, par peur de l'homme qui était à l'autre bout du bar et qui continuait à me regarder fixement.

Je réalisai qu'il serait sage de fuir ce regard, de peur que ma langue ne me dénonce... Je tâtai la craie dans ma poche ne voulant pas que ces gre dins me trompent encore sur le nombre de marches de l'escalier... puis, je sortis mon portefeuille pour donner au barman le prix des trois verres.

Dès que mon regard fut tombé sur le portefeuille, je restai bouche bée, puis je poussai un cri de stupeur que je ne pus retenir.

Quel malheur ! quelle maudite nuit ! ah la friponne ! la fourbe !... Elle m'a trompé... ! elle s'est payé ma tête ! Que dites-vous ? si elle m'a volé de l'argent ? Non, non... si elle n'avait fait que cela !... Elle a volé ma nuit, elle m'a trompé.

Vous ne comprenez pas...

Qu'est-ce que cela peut me faire que vous compreniez... alors que ma nuit est perdue ! Savez-vous ce que j'ai trouvé en ouvrant mon portefeuille pour y prendre de l'argent ? Une carte de visite où l'on pouvait lire :

« Monsieur X

Directeur de la Sté Technique Nationale pour
le Moyen-Orient... »

et monsieur X, si vous voulez le savoir, c'est moi... oui... c'est moi-même, le grand idiot... le directeur de la dite Société et celle avec qui j'ai perdu ma nuit, c'est la friponne, la traîtresse, la trompeuse: ma femme... mais elle n'est pas fautive... le fautif c'est moi... le fautif c'est le huitième verre... qu'il aille à tous les diables!

En tendant l'argent au barman, je lui dis:

« Ne crois pas ce que je t'ai raconté sur la trahison conjugale, tout cela c'est de la blague.

Puis, passant vers le coin du bar, près de l'homme qui m'avait fait si peur, je lui criai : « Pourquoi me fixez-vous ainsi ? C'était ma femme, idiot ! »

L'homme ne comprit pas.

Je me dirigeai alors vers l'escalier... m'arrêtai à la première marche et commençai à numéroter: une... deux... trois...

Oh! tas de fripons! vous êtes tous des bandits et des traîtres, et en tête, celle qui reste à l'affût dans ma chambre et qui m'a fait perdre ma nuit...

Youssef el Sebäi

traduction française de
La Revue du Caire

CONTRIBUTION A L'ETUDE DE L'ARABE PARLE DU CAIRE

Depuis plusieurs années, j'ai eu la curiosité de recueillir, surtout à la Radio du Caire, un certain nombre d'expressions en arabe dialectal qui me frappaient par leur saveur, la spontanéité avec laquelle elles étaient prononcées, le pittoresque des images qu'elles évoquaient ou simplement par leurs formes apparemment aberrantes. Des amis arabisants à qui je fis part de ma « chasse » estimèrent que ces expressions représentaient une documentation de première main qui pourrait servir à autre chose qu'à satisfaire une curiosité momentanée et ils insistèrent pour que je les publie.

C'est pour répondre à leur amicale insistance que je me permets de présenter aux lecteurs de *La Revue du Caire* ce premier choix d'expressions. S'ils y trouvent, eux aussi, un certain intérêt, je me ferai un plaisir de poursuivre la publication du reste de la documentation.

Avant de donner la liste de ces expressions, il me semble utile de les situer dans leur véritable climat en esquissant rapidement l'évolution de la langue arabe classique et ses rapports avec la langue parlée d'aujourd'hui, particulièrement celle du Caire.

La langue arabe, comme chacun sait, appartient au grand rameau des langues sémitiques, caractérisées par la trilittéralité de leurs racines (1). Ces langues sémitiques s'échelonnent depuis l'akkadien (sémitique oriental) jusqu'à l'éthiopien, en passant par le chananéen (Ras Shamra, hébreu, phénicien) et l'araméen (comprenant également le palmyrénien, le nabatéen et le mandéen).

L'arabe lui-même se subdivise en deux grandes branches : l'arabe du sud et l'arabe du nord. On se tromperait en effet si l'on croyait que l'arabe a eu dès le début la fixité que lui a donné le Coran et qu'il a actuellement après 1300 ans. Au début de l'Islam, on parlait dans la péninsule arabique de nombreux dialectes et une langue littéraire, celle de la poésie, faisait le lien entre les différentes tribus.

Quels étaient ces dialectes ? Quels rapports avaient-ils les uns avec les autres ? Comment ont-ils été supplantés par l'arabe classique ? Cela n'est pas facile à dire, d'abord parce qu'il ne nous reste pas beaucoup de documents sur ces parlars anciens, ensuite parce que l'histoire de cette époque telle qu'elle nous est rapportée par les historiens arabes est sujette à caution, plusieurs facteurs ayant amené ces auteurs à dénaturer, plus ou moins consciemment les faits.

Comment est née la langue arabe classique, celle qui, dès le début de l'Islam se répandit rapi-

(1) Pour l'évolution de l'arabe classique voir : J. Fück, *Arabiyya. Recherche sur l'histoire de la langue et du style arabes*. Trad. fr. de Cl. Denizeau, Paris 1955, 238 p. ainsi que l'article 'Arabiyya' de la nouvelle édition de *l'Enc. de l'Isl.* (par C. Rabin, J. Fück et H. Wehr), p. 579-592. Sur les origines de la langue arabe voir A. Fleisch, *Introduction à l'étude des langues sémitiques*, Paris Maisonneuve, 1947.

dement dans les pays conquis, devint et demeure la langue de culture de millions d'hommes ? Elle était la langue de la poésie, voilà qui est sûr. Et également de la majeure partie du Coran. Mais était-elle réellement parlée ? Est-elle le fruit d'une longue évolution dont les divers dialectes de la péninsule seraient des phases ou des éléments intégrés par elle ? Nous ne pouvons dans ce domaine que faire des hypothèses. Un des meilleurs spécialistes de la question, William Marçais, écrivait : « La langue des poètes arabes est une *koiné* poétique qui comme telle n'a jamais été parlée mais qui était basée sur le parler du Nejd. Le parler du Hijaz se met en travers mais nous savons peu de choses de lui. La langue de nos troubadours était un parler limousin et tous l'employaient de quelque région qu'ils fussent originaires. Ainsi en est-il pour les langues communes ; un parler se généralise et se superpose aux autres pour l'emploi de tous. » (2)

Cette langue classique fixée par le Coran se répandit rapidement dans les pays conquis par les Arabes. Le contact avec les diverses civilisations (en Perse, en Egypte, en Afrique du Nord, en Espagne) l'enrichit de vocables nouveaux, de certaines expressions locales mais sans rien changer à sa structure grammaticale : l'arabe écrit par les écrivains d'aujourd'hui est essentiellement le même, au point de vue syntaxe, que celui de l'ancienne langue poétique des débuts de l'Islam.

Cette fixité extraordinaire est due sans aucun doute à la place que tient le Coran dans la vie religieuse musulmane : Parole incréée de Dieu, il représente le paradigme parfait d'une langue sacrée

(2) Cité par Fleisch *o.c.* p. 90.

intangibles. Toute la science des grammairiens consistera à découvrir les lois qui en règlent la structure et à veiller jalousement, religieusement, à lui conserver son intégrité.

C'est cette langue classique qui servit, pendant des siècles à exprimer l'immense littérature arabe dans les domaines les plus variés, c'est la langue des poètes, comme Bontori et Abu Nowâs, des savants, comme Râzî ou Birûnî, ou des philosophes comme Avicenne et Averroès, des théologiens comme Baqillânî ou Gazalî, des historiens comme Ibn Khaldoun. Langue savante dont la maîtrise demande de longues années et qui n'est en définitive accessible qu'à une petite élite de lettrés, véritables mandarins de la société arabe. A travers les vicissitudes diverses de cette société, elle assura une unité culturelle réelle, basée surtout d'ailleurs sur l'unité religieuse dont cette langue est le véhicule essentiel.

Tant que l'empire arabe demeura puissant, tant qu'à la tête de ses provinces régnèrent des chefs arabes ou de culture arabe, cette langue classique jouit d'une souveraine suprématie. Des bords de l'Euphrate jusqu'aux rives de l'Atlantique, elle fut la langue de l'administration, celle de la haute culture, celle de l'honnête homme.

A côté d'elle, humblement mais d'une façon plus populaire et étendue, des dialectes locaux assurèrent à la vie quotidienne ses échanges vitaux. Dialectes qui permettaient au peuple d'exprimer ses besoins, de chanter sa joie et ses souffrances. Dialectes purement oraux d'ailleurs dont certains contribuèrent à enrichir le vocabulaire de l'arabe classique mais qui, sauf en Espagne, ne laissèrent pas d'œuvres écrites. Seuls en effet les poèmes populaires de l'Espagne musulmane les *mowah shshahât* parvinrent jusqu'à nous, témoins éloquents de l'iné-

vitabile diglossie qui caractérisa toujours les pays de culture arabe.

La langue arabe classique commença à perdre de son importance à partir du moment où la conquête ottomane assura aux Turcs leur hégémonie. Elle se réfugia péniblement et pauvrement dans les œuvres religieuses et ce fut au tour de la langue turque de régner dans les administrations, les chancelleries et les salons et de devenir la langue de l'élite musulmane. Seuls quelques foyers, assez clos, vivant sur leurs propres traditions, permirent à la langue arabe classique de survivre d'une manière à peu près décente.

Il faut attendre jusqu'au XIX siècle pour assister à un mouvement de Renaissance littéraire, à la *Nahda* (3), tributaire d'ailleurs et, à son tour, excitatrice d'une renaissance politique et économique. Le monde arabe plongé jusqu'ici dans une profonde léthargie moyenâgeuse découvrit enfin le monde moderne. Le choc initial fut un peu violent puisqu'il prit la forme d'une expédition militaire. Ce fut en effet l'armée de Bonaparte qui donna à l'Egypte la chiquenaude qui mit en branle le mouvement de rénovation. L'imprimerie fut introduite au Caire, ainsi qu'un commencement d'industrie et surtout fut brisée cette quasi-muraille de Chine qui étouffait le monde arabe. Bientôt sous l'énergique impulsion de nouveaux chefs de l'Egypte, la modernisation alla bon train. Gamal al-Din al-Afghani et

(3) On trouvera une bibliographie détaillée sur ce mouvement dans l'Introduction de l'ouvrage de H. Pérès, *La littérature arabe et l'Islam par les textes, Les XIX et XXe siècles* 4e édit. Alger 1949. Cf. aussi l'article de Taha Hussein traduit dans la Revue du Caire sous le titre de *Destins de la littérature arabe*, No. Spécial, *Cinquante ans de Littérature arabe*, 1953.

après lui son disciple Mohammad Abduh prêchèrent la Réforme à la fois de la religion et de l'intelligence. Et, fuyant la tyrannie ottomane, un groupe de journalistes libanais et syriens vinrent établir au Caire la grande presse arabe. Il se forma bientôt un public avide de connaître ce qui se passait dans le monde. Une intense activité de traduction lui révélait bientôt quelques aspects de la littérature occidentale et la langue arabe, se réveillant péniblement de son sommeil, commença à s'adapter aux exigences de la pensée moderne.

Cette renaissance sérieusement amorcée au XIX^e siècle se poursuivit activement au cours du XX^e, surtout à la suite des deux grandes guerres de 1914 et de 1939. La modernisation, et l'action sur la langue qui en résultait, se fit dans les divers domaines : politique, social, économique enfin culturel. Politiquement l'Égypte conquit peu à peu sa complète indépendance au prix d'une longue lutte menée avec courage et constance. Cette lutte fut marquée, du point de vue de la langue qui nous intéresse ici, par une intense activité oratoire soit sous forme de discours patriotiques soit sous forme de débats parlementaires ou de luttes électorales. Le verbe arabe, sans peut-être perdre beaucoup de son emphase, s'exerça à exprimer les modernes revendications des diverses formes politiques, empruntant le plus souvent ses termes au riche arsenal des vieux partis d'Europe. De même, au point de vue social, les nouveaux aspects de la vie moderne du monde du travail ou de l'entr'aide communautaire s'exprimaient en une langue inconnue des contemporains de Jahiz ou de Motanabbi.

Economiquement, l'Égypte se transformait : l'agriculture se développait, l'industrie s'étendait, une technique de plus en plus spécialisée poussait

résolument le pays dans la voie de la modernisation. Une immense quantité de produits nouveaux, la multiplication des moyens de communications et des échanges commerciaux imposaient leurs noms à la fois sur le marché économique et, pourrait-on dire, sur le marché intellectuel.

Mais c'est surtout sur le plan culturel que les progrès étaient impressionnants : fondation de nombreuses écoles, de plusieurs Universités, envoi massif d'étudiants à l'étranger, intense activité d'édition d'œuvres originales ou traduites. Sur le plan artistique, le théâtre prenait son essor, le roman, le conte et le cinéma essayaient de donner une image exacte de la vie égyptienne, la radiodiffusion atteignait un public de plus en plus nombreux. En peinture, en sculpture des écoles d'avant-garde se fondaient et introduisaient dans le langage le vocabulaire artistique le plus moderne. Même intense activité dans le domaine des sciences, celui de la philosophie et même des sports.

Ainsi la langue s'enrichissait d'une manière inéluctable (4). Que devint l'arabe classique devant cette marée montante aux flots irrésistibles ? Bien sûr il y eut la résistance désespérée des conservateurs attardés qui voulaient à tout prix s'en tenir au style académique de jadis et l'inévitable querelle des anciens et des modernes occupa pendant des

(4) Sur la formation de cette langue moderne voir C. Pellat, *L'arabe langue vivante*, Paris 1946. On trouvera une bibliographie dans un article (non signé) de *La Documentation française. Notes et Etudes documentaires*, 14 juin 1958 (No 2. 424), intitulé: *L'évolution du panarabisme après la seconde guerre mondiale. Deuxième partie. Les problèmes actuels posés par la langue arabe* (p. 1 - 12). Signalons que M. Vincent Monteil prépare depuis de longues années un important travail sur l'Arabe classique moderne,

années l'avant-scène de l'actualité littéraire. Mais la vie devait l'emporter et grâce à une pléiade d'écrivains de talent il se forma une langue classique *moderne* souple, assez claire pour pouvoir exprimer sans trop d'erreurs les textes occidentaux les plus divers tels que les transmettent quotidiennement les agences de presse, capable aussi de mettre à la disposition de lecteurs de plus en plus nombreux les œuvres occidentales les plus variées : depuis les articles ou ouvrages scientifiques sur les vitamines ou la cybernétique jusqu'aux derniers romans de Camus ou de Sartre (5).

Mais à côté de cette langue classique moderne que l'Académie, toujours vieille dame, a de la peine à rattraper, et qui est la langue écrite ainsi que celle des discours officiels et des conférences publiques, il y a la langue parlée (6). Elle aussi a évolué comme tout ce qui est vivant. Sous l'action de la Renaissance littéraire, elle s'est naturellement « épurée », en éliminant certains mots purement étrangers et les remplaçant par des mots arabes. La continuelle émission de la radiodiffusion du Caire a fini par faire entrer dans le langage cou-

(5) Toutes les difficultés sont cependant loin d'être surmontées. Cf. les pertinentes remarques de Bichr Farès qui possède admirablement les deux langues (arabe et française), *Des difficultés d'ordre linguistique, culturel et social que rencontre un écrivain arabe moderne*, *Revue des Etudes islamiques*, t. X, 1936, p. 221 - 242.

(6) Cf. J. Lecerf, *Littérature dialectale et Renaissance arabe moderne*, extrait du *Bulletin d'Etudes orientales de l'Institut Français de Damas*, t.2 (1932), p. 179 - 258 et t. 3 (1933), p. 43 - 175. Sur les dialectales arabes en général voir l'article de Kampffmeyer dans *l'Enc. de l'Isl.*, p. 400 - 408 et surtout, dans la seconde édition de cette même *Encl.* l'article du P. Fleisch p. 592 - 597.

rant de nombreux termes techniques pris dans tous les domaines et que les gens du peuple finissent par employer spontanément.

Quel rapport y a-t-il entre cette langue parlée moderne et la langue classique ? Ce qui, à notre avis, les distingue, ce n'est pas tant le vocabulaire, — qui peut être assez flottant, — que la syntaxe simplifiée et la prononciation. La syntaxe d'abord : la langue parlée tend à simplifier les accords (le dialectal n'a pas de duel, ni de féminin pluriel pour les verbes ni pour les adjectifs) ; elle supprime les déclinaisons et les flexions ; elle donne une expression plus précise du temps en ajoutant des préformantes et des auxiliaires tirés des racines nominales et surtout verbales de l'arabe classique (*râh-*, *la-* pour le futur ; *bi-* pour le présent) ; etc.

Puis il y a la prononciation. C'est elle qui dérout le plus les arabisants habitués à la prononciation classique. On sait en effet que la lettre *qaf* (= *q*) est allégée : *qalb* (cœur) devient *alb*, *daqîqa* (minute) devient *da-i-a* ; très souvent la voyelle *i* devient *e* et le *ou* devient *o* ; enfin au Caire le *ǰim* se prononce dur : *gue gamal* (chameau) au lieu de *jamal*.

Le dialectal exprime certainement beaucoup plus le génie du peuple que la langue classique. Celle-ci est une langue artificielle, académique qui a perdu toute spontanéité. Est-ce à dire que la première finira par supplanter la seconde ? (7) Certains l'ont prétendu et pensent que l'arabe classique, comme autrefois le latin, se divisera dans un temps plus ou moins long en des langues nationales déri-

(7) voir l'article enthousiaste du P.R. Nakhla, *L'arabe classique et les dialectes néoarabes* dans *En Terre d'Islam*, le trimestre 1938 p. 15 - 25 et p. 148 - 168.

vées de lui (comme du latin, le français, l'espagnol et l'italien). Il serait trop long de discuter ce problème ici. Je signale seulement que certains, — sans vouloir supprimer la langue littéraire qui reste d'abord la langue religieuse de l'Islam ensuite le lien par excellence des pays arabes, — désirent que l'on s'intéresse à la littérature populaire et que les pièces de théâtre ou les romans qui font parler des gens du peuple le fassent en arabe dialectal. Mettant leurs idées en pratique M. Mahmoud Taymour, première manière, a écrit en arabe dialectal égyptien ses pièces *al-hâwiya* (l'Abîme), *al-'asfur fi l-qafas* (l'oiseau en cage), *al-'ashra al-tayyeba* (le dix de carreau), *'Abd el-sattâr afandî*. De même le roman à tendance socialisante de Sharqâwi intitulé *al-ard* fait parler aux paysans leur langue propre. Et lors du dernier Congrès des écrivains arabes (8), des écrivains en vue comme M. Mandour ont essayé de parler, en public, l'arabe égyptien mais durent revenir à l'arabe littéraire sur l'impérieuse injonction du président de la séance.

Ce qui est certain, c'est que si, pour le théâtre, la langue classique garde encore des positions solides, pour le cinéma la victoire de l'arabe dialectal est totale: tous les films en Egypte utilisent l'arabe parlé du Caire. Cela a eu d'ailleurs comme résultat de populariser ce dialecte dans les pays arabes. L'été dernier je rencontrai au Maroc un jeune instituteur marocain qui m'a assuré qu'à force de voir et d'entendre les films égyptiens les jeunes Marocains comprenaient maintenant l'arabe parlé d'Egypte. De même à la radio du Caire une grande partie des programmes (sketches, interview, discussions sur

(8) Cf. le compte-rendu dans *La Revue du Caire* de septembre 1958.

des thèmes du jour etc.) sont en arabe parlé. Jusqu'où ira cette marche en avant du dialecte arabe du Caire, l'avenir seul nous le dira.

*
**

Cette langue parlée du Caire a été déjà beaucoup étudiée. Bien entendu ce sont les orientalistes qui s'en sont les premiers occupés car les lettrés égyptiens estiment (ou du moins estimaient jusqu'à une date qui n'est pas très lointaine) que cette langue, à leurs yeux une dégénérescence de la langue classique, ne méritait pas qu'on s'y intéressât. Une des plus anciennes grammaires de l'arabe parlé d'Egypte est celle de Vollers, *Lehrbuch des ägypto-arabischen Umgangssprache mit Uebungen und glossar*, Le Caire 1890 (XI + 231 p.) qui, quelques années après, fut, après remaniement par l'auteur, traduite en anglais par F.C. Burkitt: *The modern Egyptian dialect of Arabic. A grammar with exercises, reading lessons and glossaries* (Cambridge University Press, 1895). Elle contient surtout le vocabulaire du Caire; la transcription est simple, il n'y a de lettre spéciale que pour le 'ayn.

Plus importante et plus complète est celle de l'ancien directeur de la Bibliothèque Nationale du Caire, (Bibliothèque khédiviale à cette époque), le Dr Wilhelm Spitta Bey: *Grammatik des Arabischen vulgärdialectes von Aegypten*, Leipzig, 1880 (XXX + 519 p.) Elle contient de longues histoires transcrites avec l'indication de l'accent tonique, si important dans le dialecte, des *mawâwil* (espèce de chants populaires) et plus de 300 proverbes.

Le grand orientalisme italien Carlo Nallino qui fut invité par l'Université du Caire à donner à la Faculté des lettres un certain nombre de cours sur

l'astronomie chez les Arabes, ainsi qu'une histoire de la littérature (cours donnés en arabe), ne dédaigna pas de consacrer ses efforts à la confection d'un excellent livre, en italien, sur l'arabe parlé d'Égypte, *L'arabo parlato in Egitto* (1^e édit. en 1900) publié dans la collection Hoepli (XXVII + 386 p.), livre repris et augmenté en 1913. Dans sa longue préface, Nallino fait l'historique des études sur l'arabe parlé et indique les ouvrages écrits dans ce dialecte. Le livre est comme tout ce qui sortait des mains de l'illustre orientaliste, excellent: les transcriptions sont soignées, les divisions nombreuses et systématiques. C'est certainement un des meilleurs livres que nous ayons sur le sujet.

Mais le fait qu'il soit écrit en italien le rend difficilement accessible à un public surtout de langue anglaise. Aussi les grammaires dans cette dernière langue continuèrent à paraître. En 1901, Selden Wilmore, publia un livre essentiellement pratique, avec transcription simple, contenant une grammaire, des exercices et un vocabulaire, *The spoken Arabic of Egypt*, qui connut une seconde édition en 1905 (London, XXVIII + 454 p.). Spiro Bey, Privat-docent à l'Université de Genève publia en 1912 *A new practical grammar of the modern Arabic of Egypt* (London, 252 p.) ; De Lacy O' Leary, de l'Université de Bristol (?) qui s'intéresse surtout à la transmission de la culture ancienne en Orient composa un *Colloquial Arabic with notes on the vernacular speech of Egypt, Syria and Mesopotamia and an appendix of the local characteristics of Algerian dialect* (London). L'Université Américaine du Caire qui a un *Oriental Institute* s'intéresse beaucoup à l'enseignement de l'arabe. D'excellents professeurs y ont élaboré des méthodes pratiques et efficaces: W.H.T. Gairdner, *Egyptian Colloquial*

Arabic. A conversation grammar, 1^{er} édit. en 1916; 2^e édit. révisée et augmentée en 1926. Le même auteur a donné un excellent petit traité sur la prononciation de l'arabe: *The phonetics of Arabic. A phonetic Inquiry and practical manual for the pronounciation of classical arabic and of one colloquial (the Egyptian)* (Oxford Univer. Press), complété par un *Egyptian Colloquial Arabic reader*, réuni par E.E. Elder. De même Miss Padwick publia un certain nombre d'histoires en dialecte de Basse-Egypte dans le *Bull. of the School of Oriental Studies*, III, 3, p. 421 - 446.

Enfin, un des derniers traités importants contenant une bonne grammaire, beaucoup d'exercices de conversation, des locutions courantes, avec en plus du texte arabe, une transcription simple est celle de D.C. Phillot and A. Powell, *Manual of Egyptian Arabic*, Le Caire, 1926, 912 p. (9)

A côté de ces livres destinés à ceux qui veulent étudier assez sérieusement l'arabe parlé, il existe un grand nombre d'autres simplement pratiques, destinés à donner rapidement une connaissance immédiatement utilisable de l'arabe parlé, sans souci d'approfondissement de la grammaire. Mentionnons parmi les plus modernes: 1) La méthode Linguaphone: *Cours d'arabe parlé égyptien* en trente leçons, (avec une traduction juxta-linéaire en anglais ou en français) et une série de disques. 2) *L'arabe parlé par conversation*, français-anglais-arabe par MM. Salem, Le Caire 1939, 232 p. enfin 3) *Elias' practical grammar and vocabulary of the Colloquial Arabic* comportant trente leçons (en an-

(9) Nous n'avons pas pu consulter le dernier ouvrage paru de Mitchell, *Introduction to colloquial arabic of Egypt*, Cambridge Univ. Press.

glais) par l'auteur du fameux dictionnaire Elias. L'auteur a une méthode originale et pratique pour la classification des verbes. 1^e édition en 1943; 3^e éd. en 1953.

Pour les dictionnaires, le plus complet est celui de S. Spiro, *An Arabic English Vocabulary of the Colloquial Arabic of Egypt*, Le Caire-Londres, 1895, XVI + 661 p. et *An English-Arabic Vocabulary of the Modern and Colloquial Arabic of Egypt*, Le Caire, Londres 1897 XVI + 552 p. Le Dictionnaire d'Elias A. Elias (*Dictionnaire moderne arabe-français*) qui est consacré à l'arabe classique signale souvent les mots dialectaux. Elias a consacré un lexique spécial au parler égyptien (en anglais) : *Practical Dictionary of the Colloquial Arabic*.

On aura remarqué qu'il n'existe pas jusqu'à maintenant une grammaire sérieuse en français, pour le dialectal égyptien. C'est pour parer à cette lacune que M. Blachère, professeur à la Sorbonne a demandé au R. P. Jomier de l'Institut Dominicain du Caire d'en préparer une. Celle-ci est sur le chantier. ⁽¹⁰⁾

Nous avons dit plus haut que les Egyptiens pensent que l'arabe dialectal ne mérite pas leur attention. Depuis un quart de siècle ce mépris s'est, chez certains, atténué et même a disparu. C'est ainsi qu'un diplômé de Dar al-'Olum, le cheikh Mohammad 'Ali al-Dessouqui, n'a pas craint de consacrer trois volumes à l'étude du vocabulaire employé dans la langue dialectale égyptienne en

(10) Le P. Moujel, S.J. qui a passé plusieurs années en Haute-Egypte a recueilli une très précieuse documentation sur le dialecte d'Edfou. Il a également mis au point une grammaire de dialectal qui rendrait de grands services si elle était publiée.

essayant de classer les différents termes et s'ingéniant à trouver les mots originaux dont ces mots sont le plus souvent la déformation. L'ouvrage est intitulé *Kholâsat tahdhîb al-alfâz al-'ammiyya*, t. 1, 1923 (328 p.), t. 2, 1923 (382 p.), t. 3, 1924 (58 p.). Moins développé mais plus scientifique est le livre du Dr. Ahmad 'Issa qui, lui aussi, essaie de trouver l'origine de certains mots du dialecte qui ne se rattachent pas directement à la langue classique. Sa connaissance des langues sémitiques et étrangères lui a facilité son étude.

Là où l'esprit du peuple s'exprime avec le plus de spontanéité, c'est dans les proverbes. Aussi le recueil fait par Taymour Pacha, *al-amthâl al-'ammiyya*, Le Caire, 2e éd. 1956 (558 p.), — qui en contient plus de 3,000 avec, pour chaque proverbe, des explications (en langue classique évidemment) et la manière de l'employer, — est-il très précieux. Les proverbes sont classés par ordre alphabétique.

Je voudrais également signaler pour terminer deux ouvrages qui, sans être consacrés exclusivement au dialectal égyptien, contiennent cependant de nombreux renseignements sur cette langue et sur le folklore égyptien. Le premier est celui de Ahmad Amin, intitulé *Qâmûs al-'âdât wa l-taqâlid wa l-ta'âbir al-misriyya* (Le Caire, 1953, 514 p.), i.e. *Dictionnaire des coutumes, des traditions et des locutions égyptiennes*. L'auteur de *Doha al-Islâm* n'a pas cru déchoir en recueillant avec amour de nombreuses expressions du terroir, des proverbes, en décrivant des coutumes en train de disparaître. Les matières sont disposées par ordre alphabétique. L'ouvrage mériterait d'être traduit ⁽¹¹⁾

(11) D'importants chapitres de cet ouvrage ont été traduits dans *La Revue du Caire*.

Le second est celui de Ahmad Roshdi Sâlih, *al-adab al-sh'abi (La littérature populaire)*, Le Caire, 2e éd., 1955, (260 p.) où l'auteur, après une étude générale sur le sujet, donne de nombreux textes (malheureusement non transcrits ni vocalisés) de chants populaires en les classant par thèmes (les coutumes, la famille, les chants accompagnant le travail etc.)

*
**

Une dernière remarque : le caractère de *La Revue du Caire* m'interdit d'employer une transcription trop technique avec des lettres spéciales. J'y supplée, en partie, en donnant également les expressions en caractères arabes. Le *guim* est transcrit par *kh*. Comme je le signalais plus haut, le *qâf* est allégé en dialectal et se prononce comme un *hamza* (avec la voyelle correspondante). La lettre correspondante (q) est mise entre parenthèses et ne doit donc pas se prononcer.

G. C. Anawati

I.

Souhails de bienvenue. Paroles aimables. Expressions de regret. Prières. Bénédictions.

1. **'aia paraket-énah.** على بركة الله
(littéralement : sur la bénédiction de Dieu) =
A la grâce de Dieu. Quand on décide d'entre-
prendre un travail.
2. **khatwa 'aziza.** ختلوة عزيزة
(litt. : précieux pas). Quand on reçoit quel-
qu'un, après une longue absence, et qu'on veut
lui témoigner qu'on est honoré de sa visite.
3. **yalla netwakkel 'alallah.** يا الله نتوكل على الله
(litt. : allons et comptons sur le Bon Dieu
(comme pour 1).
4. **el-hâder yesedd.** الحاضر يسد
(litt. : celui qui est présent comblera, rem-
placera). Pour dire que ce qui existe, même
s'il est peu, suffira, fera l'affaire ; ou que ne
trouvant pas quelqu'un qu'on cherchait celui
qui est présent pourra le remplacer.
5. **sahsah keda ba(q)a.** صحصح كدا بقى ! ..
à quelqu'un qui est un peu endormi ou « va-
seux » on lui dit, avec une pointe d'humour et
gentiment : « Allons, secoue-toi, réveille-toi ».
6. **neshrab fe sahheto.** نشرب في صحته
Buvons à sa santé.

7. **sobhân Allah!** سبحان الله
Dieu soit loué ! ou Grand Dieu !
8. **She' gamîl!** شيء جميل
(litt. : chose belle) au sens de : C'est du beau.
On dit aussi : *wallah 'âl* (litt. : par Dieu, c'est du beau), pour exprimer un étonnement un peu ironique.
9. **da kân men bâb es-sahw.** دا كان من باب السهو
(litt. : c'était du chapitre de la distraction).
Pour s'excuser : « C'est un simple oubli ».
10. **men 'enayya.** من عنيا
(litt. : de mes yeux) i.e. « Très volontiers », quand on accepte de rendre un service qui est demandé.
11. **danti sett-es-séttât!** دانت ست الستات
(lit. : tu es la dame des dames) i.e. Tu es la reine des dames, pour flatter une dame en la mettant au dessus de toutes les autres.
12. **yekûn enkatablo 'omr guédid.** يكون انكتب له عمر جديد
(litt. : c'est une nouvelle vie qui a été inscrite à son compte). On le dit de quelqu'un qui a échappé à un grave danger ou qui a trouvé quelque chose d'extraordinaire.
13. **yesallem fommak ya-m'allem.** يسلم فمك يا معلم
(litt. : Que (Dieu) garde saine ta bouche o patron). Pour féliciter quelqu'un qui a bien parlé.
Familier.
14. **dannta ha-yetbanâlak (q)asr 'âli fel-ganna.**
داننتا حايته نيلك قصر عالي في الجنة
(litt. : toi, on va te construire un palais élevé au ciel) pour dire à quelqu'un qu'il mérite une grande récompense pour une bonne action qu'il a faite.
15. **we how-ana (q)olt-é-hâga ghalat?** هو أنا قلت حاجه غلط
(litt. : Est-ce que moi j'ai dit quelque chose d'erronné ?) i.e. Peut-on vraiment me reprocher quelque chose, quel crime ai-je commis ?

16. **may konsh 'andak fekra.** ما يكنشى عندك فكرة
(litt. : n'aie pas d'idée) i.e. sois absolument tranquille.
17. **dī hesbet rob'-é-sâ'a we rabbena yefregħa.**
دى حسبة ربع ساعة وربنا يفرجها
(litt. : le compte d'un quart d'heure et Dieu arrangera l'affaire) i.e. c'est l'affaire d'un moment et Dieu aura arrangé les choses, patience tout va s'arranger.
18. **yenoubak sawâb.** ينوبك سواب
(litt. : tu acquerras un mérite). Quand on prie quelqu'un de vous rendre service = je t'en supplie.
19. **mat(q)olsh el-(q)amar lelt arba'tâshar?**
ماتقولش القمر ليلة ١٤ ؟
(litt. : ne dirais-tu pas la lune à son quatorzième jour ?). Pour exprimer son admiration pour une personne très belle.
20. **khalli-l-hamm elli ehna fī yenzah.**
خلي الهم الى احنا فيه ينزاح
(litt. : laisse le souci où nous sommes disparaître) i.e. puisse le souci qui nous accable disparaître.
21. **rôh Allâh ma'âk.** روح الله معاك
(litt. : que l'Esprit de Dieu soit avec toi). Pour encourager quelqu'un qui va entreprendre une action.
22. **Allâh yâkhod beyaddak.** الله ياخذ بيدك
(litt. : que Dieu te prenne par la main) i.e. que Dieu te vienne en aide.
23. **ana-f-'ardak, rabbena mayefdahlak weleyya.**
أنا في عرضك ربنا مايفضح لك وليه
(litt. : je suis [prisonnier] de ton honneur, que Dieu ne permette jamais que [ta] femme soit déshonorée). Quand on demande à quelqu'un une grande faveur et qu'on le supplie de l'accorder.

24. **rabbena yedîm 'ezzak.** ربنا يديم عزك
(litt. : que Dieu fasse durer ta puissance, ta bonne situation). Vœu que l'on fait à quelqu'un pour qu'il continue à être heureux quand on veut le féliciter pour une bonne action.
25. **waguîh, men-le-a'yân.** وجيه ، من الأعيان
(litt. : c'est un (Monsieur) bien, de très bonne famille).
26. **sabâh el-ward.** صباح الورد
(litt. : matin de roses !...) i.e. Bonne journée.
27. **mesâ'-el-kher.** مساء الخير
Bonsoir (avec un é pour *mesâ'* au lieu de l'a).
28. **rabbena yenaggueh ma(q)asdak we yeftahlak bâb el-rez(q).** ربنا ينجح مقاصدك ويفتح لك باب الرزق
(litt. que Dieu fasse réussir tes projets et t'ouvre la porte de la subsistance) i.e. te permette de gagner largement ta vie et même de faire fortune. Quand on veut remercier chaleureusement quelqu'un pour une grâce reçue ou pou attirer les bénédictions de Dieu sur quelqu'un de cher (par exemple une mère pour son fils).
29. **ehna-f-amân.** إحنا في أمان
(litt. : nous sommes en sécurité).
30. **yâ mofarregue el-karb.** يا مفرج الكرب
(litt. : ô toi qui dissipes la tristesse ! pour supplier Dieu de nous tirer d'une mauvaise situation. On dit aussi : *yâ farag-é-llâh.*
31. **forsa sa'îda.** فرصة سعيدة
(litt. : occasion heureuse) i.e. heureuse circonstance qui m'a permis de vous rencontrer (quand on quitte quelqu'un).
32. **da men bakti elli ana weyyâk.** دا من بختي إلی انا وياك
(litt. : c'est une chance pour moi d'être avec toi).
33. **rabbena yegu'al nahârak (q) eshta.** ربنا يجعل نهارك قشطه
(litt. : que Dieu transforme ta journée en crême) = bonne journée.

34. **yammc-Hâshem!...** يا ام هاشم
formule musulmane du Caire s'adressant à Sayyeda Zeinab sœur de Hosayn (fils de 'Ali) pour se préserver d'un malheur.
35. **rabbena yebashsherak bel-kher.** ربنا يبشرك بالخير
(litt. : que Dieu t'annonce une bonne nouvelle).
Pour remercier quelqu'un qui apporte une bonne nouvelle.
36. **bezemmetak, mesh shaklo zarif?** بزمتك ، مش شكله ظريف ؟
(litt. : par ta conscience n'est-ce pas un beau garçon ?)
37. **ana kont makhdûd 'alek.** أنا كنت مخضود
J'étais inquiet à ton sujet.
38. **may sahshesh enni ashadded ma'âk.** ما يصح ش إني أشدد معاك
Il ne convient pas que je sois trop strict avec toi.
39. **ya mît marhab!..** يا ميت مرحب
(litt. : ô cent bons accueil) i.e. soyez mille fois le bienvenu pour marquer la joie que l'on a de recevoir la visite d'un ami.
40. **rabbena yenfa'na be-barakto.** ربنا ينفعنا ببركاته
Que Dieu nous aide (litt. : nous soit utile) par sa bénédiction.
41. **teksabsh sawâb wet(q)olli?...** تكسبش سواب وتقول لي
(litt. : ne veux-tu pas gagner un mérite et me dire) i.e. voudrais-tu avoir la bonté de me dire.
42. **farhan wemza(q)tat.** فرحان ومزقطط
joyeux et gai. Ce dernier adjectif se rattache probablement au verbe *zaqzaqa* qui désigne le gazouillement, le pépiement de l'oiseau.
43. **la ya bey, wanta-s-sâde(q).** لا يابى وانت الصادق
(litt. : Non, cher Monsieur, — et pourtant vous êtes véridique). Se dit quand on veut s'excuser de contredire quelqu'un dont on ne peut pas accepter certaines affirmations mais à qui

on s'empresse de dire qu'il dit toujours la vérité.

44. **Ya sâter, ostor.** يا سآتر آستر
O toi qui protèges, protèges-nous. Pour parer à un malheur qui menace.
45. **Rabbena yefawwetha 'ala kher.** ربنا يفوتها على خير
(litt. : que Dieu la fasse passer en bien) i.e. que Dieu fasse passer cette difficulté sans que nous ayons d'histoire.
46. **Dahna hena 'ala kaff-é-'afrit, ya rahman ya rahîm.** دآحنآ هنا على كف عفريت يا رحمن يا رحيم
(litt. : nous sommes ici sur la main d'un diabolotin, O Clément et miséricordieux) i.e. nous sommes dans une situation très critique.
47. **kwayyesa ma fish menha darar.** كويسه ما فيش منها ضرر
oui, elle est bien (au sujet d'une action), elle ne comporte aucun inconvénient.
48. **Rabbena yekfik sharr-ed-dî(q)ât.** ربنا يكفيك شر الديقات
(litt. : que Dieu te préserve du mal des difficultés). Souhait que l'on fait à quelqu'un pour le remercier d'un bienfait.
49. **Rabbena ma yermik fe-di(q)a.** ربنا ما يرميك في ديقه
que Dieu ne te jette pas dans une difficulté. Emploi comme pour le souhait précédent.
50. **el-mazâg râye(q) (q)awi.** المزاج رآيق قوى
(litt. : le tempérament est très calme) i.e. Il est tout à fait en forme.
51. **hekmetak ya rabb.** حكمتك يا رب
(litt. : ta sagesse, ô Seigneur) i.e. c'est ta sagesse qui ordonne tout, ô Seigneur. Quand on accepte une contrariété = Que ta volonté soit faite.
52. **ma bel-yadd-e-hîla.** ما باليد حيله
(litt. : on n'a pas de stratagème dans la main) i.e. que faire? Il n'y a pas moyen de faire autrement, il faut bien passer par là.

53. **fi eh?-kher.** في إيه؟ - خير
 Quand quelqu'un demande avec une certaine anxiété, craignant quelque malheur : *fi eh?* qu'y a-t-il? son interlocuteur, pour le calmer lui répond : *kher...* du bien, même si la situation n'est pas brillante!...
54. **na'mel eh! da hokm ez-zorûf.** نعمل إيه... دا حكم الظروف
 (litt. : que ferons nous? c'est le jugement des circonstances) i.e. que faire, ce sont les circonstances qui le veulent.
55. **mesh yebûs îdo wesh-ew-dahr!...**
 مش يبوس إيدو وش وظهر
 (litt. : est-ce qu'il ne devrait pas baiser sa main à l'endroit et à l'envers?) i.e. il devrait remercier mille fois le Ciel!... se dit de quelqu'un qui n'apprécie pas suffisamment une grâce qui lui est accordée.
56. **aho da-l-kalâm el-mazbût!...** أهو دا الكلام المزبوط
 (litt. : voici des paroles exactes) i.e. voilà ce qui s'appelle parler. Quand on veut approuver quelqu'un qui vient d'affirmer quelque chose.
57. **ana(q)sod maslahtak.** أنا اقصد مصلحتك
 Je désire (je veux, je cherche) ton bien.
58. **yelzam khedma?** يلزم خدمه
 Puis-je vous rendre service?
59. **ew'a akûn ta(qq) alt 'alek!...** إوعه اكون تملت عليك
 (litt. : attention, n'aurais-je pas pesé sur vous?) i.e. j'espère ne pas vous avoir trop dérangé.
60. **lâzem el-wâhid ye(q)adder zorûf ghero.**
 لازم الواحد يقدر ظروف غيره
 (litt. : il faut que l'un apprécie les circonstances d'autrui) i.e. il faut savoir comprendre la situation des autres.
61. **ez-zayy akhrog men ghérak?** أزاي أخرج من غيرك
 Comment pourrai-je sortir sans toi?
62. **tesmah to(q)ôlli?** تسمح تقول لي
 Tu pourrais me dire s'il te plaît?

63. **yanhâr eswed!...** يا نهار اسود
(litt. : ô jour noir) Exclamation de surprise et de crainte.
64. **ma kansh ye'tazz.** ما كان ش يعتز
(litt. : on ne l'aurait pas considéré comme précieux). A quelqu'un qui vous demande un objet que vous n'avez pas ou service que vous ne pouvez pas lui rendre, vous répondez *ma kansh ye'taz* », c'est-à-dire si j'avais cet objet ou si je pouvais vous rendre ce service je l'aurais fait car cet objet ou ce service ne seraient d'aucun prix à mes yeux par rapport à ce que vous êtes pour moi.

II.

Insultes. Malédiction. Expressions de mauvaise humeur, de colère etc.

65. **da taghfil we 'abat, da gahl morakkab.**
دا تغفيل وعبط دا جهل مركب
c'est de la stupidité, c'est de l'ignorance crasse.
66. **el-maghlûb metâwe', may(q)olsh: Bimm!..**
المغلوب مطاوع . مايقولش بيم
quand on est vaincu on doit se soumettre, on n'a pas le droit de dire : Ouf!...
67. **da she' mokhguel gueddân.** دا شيء مخجل جداً
c'est vraiment honteux.
68. **she' yedâye(q) wey' aknen el-mazag.**
شيء يدايق ويعكزن المزاج
c'est embêtant, ça vous retourne le sang (litt. : le tempérament).
69. **emsah kewayyes lahsan ha!...** إمسح كويس لحسنها
nettoie bien sinon gare. Le *ha* final se dit d'un air menaçant ou faisant mine de frapper.
70. **mesh 'ayez asma' sotak lahsan atalla' kershak.**
مش عايز اسمع صوتك لحسن أطلع كرشك
je ne veux pas entendre ta voix sinon je vais t'arracher les tripes.

71. **enta betkhalini atnarvez.** إنت بتخاليني اتنرفز
tu m'énerves.
72. **mîn ramâk 'alena es-sâ'a di?** مين رماك علينا الساعة دى؟
(litt. : qui est-ce qui t'a jeté sur nous à cette heure-ci) i.e. qui est-ce qui nous inflige ta présence à cette heure-ci. Ou plus crûment : qu'est-ce que tu f... chez nous à cette heure?
73. **mesh na(q)esna elle nerghi ma! boyagui kamân.**
مش نقصنا إلا نرغى مع بهيجى كان
il ne nous manquait plus que de tailler une bavette (litt. : d'écumer) avec un cireur de bottes.
74. **emshi ya wâd, balâsh qazâra.** إمشى ياواد بلاش قزاره
va-t'en mauvais garnement, assez de saleté !...
75. **'awezni arûh fe-sharbet mayya? Di-l-rôh helwa ya Bey!...**
عاوزنى أروح فى شربة ميه؟ دى الروح حلوه يا بى
tu veux que je meure comme cela, en un clin d'œil (litt. : le temps de prendre une gorgée d'eau)? La vie est belle (litt. : douce), mon cher Monsieur !...
76. **lesanha zayy-el- 'a(q)raba.** لسانها زى العقربه
c'est une langue de vipère (litt. de scorpion).
77. **ya(q)olalat ez-zo(q).** يا قليلات الذوق
espèces de malotrués !...
78. **fashar!** فاشر
(litt. : il se vante) i.e. il peut toujours courir ou aussi : sans blague !... On emploie aussi : *yeb(q)a-y-(q)abelni* (litt. : il me rencontrera...)
79. **ma-b-yekhgash.** ما بيخجلش ..
il est sans vergogne.
80. **eh elli tele' fe mokhkheha?** إيه اللى طلع فى مخها؟
qu'est-ce qu'il lui a passé (litt. : monté) par la tête ; qu'est-ce qu'il lui a pris ?
81. **îsha zayya-é-ba'déha ou metayyena ou mezaf-feta.** عيشه زى بعضها ... مطينه ... مزفته
(litt. : une vie comme elle-même (toujours

- mauvaise) ou argileuse, ou goudronneuse) i.e. une vie de chien.
82. **enta betkarwet lé?** إنت بتكروت ليه ؟
pourquoi cherches-tu à me carotter, à me mettre dedans ?
83. **dehdeh!** دهده !
saprستي !
84. **ma tetheshersh.** ماتتتشرش
ne fiche pas ton nez.
85. **matnakkedsh 'alena hayatna.** ماتنكدش علينا حياتنا
ne nous empoisonne pas la vie.
86. **Allâh yegâzi shetanak!** الله يجازي شيطانك
(litt. : que Dieu punisse ton démon) i.e. que Dieu te pardonne : quand on veut faire un reproche amical à quelqu'un que l'on aime : on suppose que ce n'est pas lui le coupable de la faute qu'il a commise mais son « démon ».
87. **lé en-nakad da?** ليه النكد دا ؟
pourquoi se faire du mauvais sang ? ou aussi pourquoi vous comportez-vous ainsi comme un rabat-joie ?
88. **ashûf akhallas târi walla la!...**
أشوف اخلص تاري وللا لا !
on verra bien si je saurai me venger (litt. : je verrai si je réglerai ma vengeance ou non).
89. **ma-b-yekhteshish.** ما بيختشيش
il est impudent.
90. **ma fish fe weshsho damm.** ما فيش في وشه دم
(il n'y a pas dans son visage du sang) i.e. il est d'un sans-gêne inouï.
91. **khalli 'andak shwayyet hasasiyya ou hess shwaya.** خلى عندك شوية حساسية
aie un peu de tact.
92. **enta zayy-él-basal: koll-é-haga mahshûr fiha.**
إنت زي البصل : كل حاجة محشور فيها
(litt. : tu es comme l'oignon : en toutes choses

tu t'introduis) i.e. tu es empoisonnant, tu fiches ton nez partout.

93. **ya gada' enta-fhamni.** يا جادع انت افهمنى
hé, jeune homme, comprends moi bien. Se dit d'un air hautain en attrapant quelqu'un qui semble montrer de la mauvaise volonté pour comprendre.
94. **khalli 'andak shwayyet tamyiz.** خلى عندك شوية تمييز
aie un peu le sens des nuances (litt. : de discernement).
95. **balâsh kalâm fâregħ.** بلاش كلام فارغ
(litt. : pas de paroles vides) i.e. assez de stupidité, assez de paroles stupides.
96. **ma tet'edel ya gada' enta!** ماتتعدل يا جادع انت
hé dis-donc jeune homme, tu ne peux pas bien te tenir? On dit aussi : *gara eh ya wad* alors quoi jeune homme.
97. **leh el-'aknana di?** ليه العكننه دى ؟
pourquoi ce mauvais sang ?
98. **erhal 'anni.** ارحل عنى
débarrasse-moi de ta présence ; f... le camp.
99. **ya sâfel, ya monhatt.** يا سافل يا منحط
espèce de misérable, de vil personnage.
100. **rabbena yckfîca sharrak!...** ربنا يكفينا شررك
que Dieu nous préserve de tes manigances (litt. : de ton mal).
101. **enta maleksh kalâm ma'âya.** انت مالكش كلام معايا
(litt. : toi tu n'as pas de paroles avec moi) i.e. je n'ai rien à faire avec toi, fiche-moi la paix.
102. **kânet shôra zayy-el-hebâb ou mesakhkhama.**
كانت شوره زى الهباب ... مسخمه
(litt. : c'était un conseil comme de la suie) i.e. c'était un conseil bien malheureux on dit aussi *zayy-el-nîla* — comme le bleu indigo, couleur de malheur) ou *me(q)andela*.
103. **Allâh yenakked 'alek.** الله ينكد عليك
que Dieu te rende malheureux.

104. **ya bay** (prononcer **baïe**) يا باي
exclamation d'étonnement et de surprise correspondant à peu près à : Oh là là !...
105. **enti ha-tendami 'al-kalâm da.** انت ح تندى على الكلام دا
tu regretteras amèrement ces paroles (avec menace de se venger).
106. **fe-settin dahya.** فى ستين - داهيه
(litt. : dans 60 malheurs) i.e. aux cent diables. Se dit quand prend son parti d'une perte ou bien qu'on envoie paître quelqu'un...
107. **oskoti ya wesh-en-nakad.** أسكتى يا وش النكد
(litt. : tais-toi visage de tristesse) i.e. tais-toi vieille chipie. On dit aussi dans le même sens : *ya wesh el-ghamm* (visage d'affliction), *ya wesh el-(q)araf* (visage de dégoût).
108. **ma tehsersh rôhak ou nafsak.**
ما تحشرش روحك ... نفسك
ne fiches pas ton nez, occupe-toi de tes affaires.
109. **yekhrab bêtak.** يخرب بيتك
(litt. : (que Dieu) détruisse ta maison) i.e. que le diable t'emporte. Se dit parfois aussi comme expression d'une admiration un peu horrifiée devant un exploit inattendu.
110. **a(q)tomlak ra(q)abtak.** اقطع لك رقبتك
je te romprai le cou.
111. **ekhras ya waqeh.** اخرس يا وقع
tais-toi, impudent.
112. **ha-tarba' ed-donya 'ala-dmâgho.** اطر بأ الدنيا على دماغه
(litt. : je vais renverser le monde sur sa tête)
i.e. je vais lui faire voir de toutes les couleurs.
113. **mesh 'awaydak.** مش عوايدك
ce n'est pas dans tes habitudes.

III.

Locutions brèves

114. **ila hîn.** إلى حين
temporairement, provisoirement ; laisser quelque chose sine die.
115. **mafrûd enno...** مفروض أنه
il est entendu que, il est supposé que
116. **(q)osro.** قصره
en bref, se dit aussi pour clore une affaire, pour « tourner la page ».
117. **fel-waqe'.** في الواقع
en fait
118. **habbaza law.** بهذا لو
plut au ciel que...
119. **'al 'omûm.** على العموم
d'une manière générale, généralement
120. **da sahih.** دا صحيح
c'est vrai
121. **mo'akkad.** مؤكد
bien sûr
122. **'ala fekra...** على فكره
à propos (quand dans une conversation on évoque quelque chose dont on vient de se souvenir).
123. **we gamb-é-keda...** وجنب كدا
de plus, par ailleurs, à côté de cela.
124. **we 'ala ayy-él-halât.** وعلى أي الحالات
dans tous les cas
125. **'aguiba enno...** عجيبة إنه
il est vraiment étonnant que..., c'est drôle que
126. **el-mohemm-enno...** المهم إنه
l'important c'est que

127. 'ala ayy-é-hâl. على أى حال
dans tous les cas
128. bet-tab'. بالطبع
naturellement
129. ghasben 'anni. غصب عني
malgré moi
130. el-ma(q)sûd. المقصود
bref, enfin; a un peu le même sens que
(q)osro (no. 117).

G. C. Anawati



TEWFIK EL HAKIM A L'HONNEUR

Le grand écrivain égyptien Tewfik el Hakim, notre collaborateur et ami, a été l'objet de la plus flatteuse distinction de la part du Président de la République.

Le Président Gamal Abdel Nasser a en effet tenu à honorer en lui l'écrivain égyptien qu'il admirait le plus, celui qui avait apporté quelque chose de concret à ses lecteurs, qui avait réveillé dans les jeunes génération, notamment, la conscience des maux dont souffrait le pays, ainsi que l'espoir d'une rénovation. En même temps, par la beauté immédiate d'une œuvre importante au théâtre et dans le roman, il réalisait déjà, dans son domaine, les promesses de l'avenir.

Nous ne reviendrons pas sur la personnalité et l'œuvre de Tewfik el Hakim, que nos lecteurs connaissent bien, puisque *La Revue du Caire* a traduit et publié ses œuvres les plus importantes et qu'elle leur a consacré une importante étude (1). Aussi l'*Ordre du Nil de Première Classe*, qui n'est décerné selon le protocole qu'aux souverains et chefs d'Etats, mais que le Président Gamal Abdel Nasser a tenu à octroyer à Tewfik el Hakim, en hommage à son œuvre, nous a-t-il fait particulièrement plai-

(1) voir *Revue du Caire*, Mai 1958.

sir et c'est de tout cœur que nous félicitons ici Tewfik el Hakim pour la haute distinction qu'il s'est vu décerner et que son œuvre remarquable et sa personnalité, droite et modeste, ont certainement mérité.

A travers lui, le geste du Président a certainement voulu honorer et encourager l'œuvre de tous les écrivains et artistes égyptiens et souligner la part importante qu'ils ont prise dans le réveil de l'Egypte, dans sa réanimation, dans sa lutte et dans son progrès.

A. P.

TABLE DES MATIERES

Vol. XLI

Juillet 1958 — Décembre 1958

POEMES — CONTES — ROMANS

BERTOLT BRECHT ..	<i>Poèmes extraits de « Mère Courage » et de « La Vie de Galilée »</i>	147
FATHY RADOUAN	<i>Caractères à vendre</i>	18, 159, 239, 335
MANOLLI YALLOURAKIS	<i>Croquis d'Égypte</i>	234
YOUSSEF IDRISSE	<i>Le Bedouin</i>	86
» »	<i>Le chèque</i>	196
» »	<i>Les Méharistes</i>	311
» »	<i>La nuit la moins coûteuse</i>	382
» »	<i>Un regard</i>	389
YOUSSEF EL SEBAI ..	<i>Nuit d'ivresse</i>	404

ARTS — HISTOIRE — PHILOSOPHIE

(ESSAIS — ETUDES)

ABOU BAKR KHAYRAT	<i>Impressions de Roumanie et du Concours Georges Enesco</i>	291
G. C. ANAWATI	<i>Le Congrès des Ecrivains Arabes</i>	91
» »	<i>Contribution à l'étude de l'arabe parlé du Caire</i>	421
ANWAR LOUCA	<i>Les Parisiens dans le miroir de Rifa'a</i>	373
DR. BUNGE	<i>Notes sur Bertold Brecht</i>	139

CH. DESROCHES- NOBLECOURT ..	<i>L'activité du Centre de Documentation de l'E- gypte Ancienne</i>	1
FARAG EL ANTARI ..	<i>Saïd Darouiche</i>	391
HASSAN EL NOUTY ..	<i>Abou Nouâs, poète saty- rique</i>	71
» »	<i>Le calife Hakem et Gé- rard de Nerval</i>	191
JACQUES HAVET	<i>L'UNESCO et l'appré- tation des valeurs mu- tuelles de l'Orient et de l'Occident</i>	325
KAMAL FARID	<i>L'art de devenir éloquent</i>	46
KAZIMIERG MIKHALOWSKI ..	<i>Les fouilles polonaises à Tell Atrib</i>	226
A. PAPADOPOULO	<i>Métamorphoses d'un Sind- bad</i>	273
SAAD EL KHADEM ..	<i>Les jouets populaires</i> ..	300
TAHA HUSSEIN	<i>Le Cheikh Mostafa Abdel Razek</i>	213

CHRONIQUES

G. C. ANAWATI	<i>Chronique culturelle</i> ..	199
--------------------	--------------------------------	-----

Vient de paraître

aux éditions de « La Revue du Caire »

TEWFIK EL HAKIM

Pour Notre Terre

Traduction française

de

F. MOUSSALEM et A. ADOPOL

Avec une importante introduction

par

ALEXANDRE PAPADOPOULO

La dernière pièce de théâtre du célèbre auteur égyptien, un drame de la terre, profondément humain, mais pénétré d'humour et de poésie.

Un volume sur beau papier P.T. 60

150 exemplaires numérotés sur papier de luxe P.T. 100

Vient de paraître

aux éditions de « La Revue du Caire »

PAGES D'EGYPTOLOGIE

par

le Dr. ETIENNE DRIOTON

Ancien Directeur Général du Département
des Antiquités d'Égypte.
Directeur de Recherches au C.N.R.S.

- Ce volume de près de 400 pages rassemble les articles les plus importants du Dr. Etienne Drioton parus dans **La Revue du Caire** depuis 1938 et qui sont depuis très longtemps épuisés.
- Divisé en plusieurs chapitres: **Généralités, Archéologie, Religion, Littérature, Beaux-Arts**, ces études apportent chacune un point de vue original sur le sujet traité. Leur réunion forme un ensemble très substantiel qui laisse une vivante impression de l'Égypte ancienne.
- Le volume est édité sur beau papier alfa et orné d'un frontispice.

PRIX DE VENTE en Égypte : **P.T. 200.—** en
France **2000 Frs. —** aux E.U. et au Canada: **\$ 7,50.**

Edition de luxe, tirage limité à cent exemplaires
numérotés de 1 à 100 **P.T. 250.—**

La Revue du Caire

DIRECTION ET ADMINISTRATION

3, Rue Dr. Abdel Hamid Saïd — Le Caire
Tél. 41586

LE NUMERO : 20 Piastres

Abonnement pour l'Egypte : Un An P.T. 200
Abonnement pour l'Etranger : Un An P.T. 225

Représentants à l'Etranger:

FRANCE

Prix du Numéro 200 frs.
Abonnement un An 2000 frs.

ETATS-UNIS

STECHELT HAFNER, INC., 31, East 10th Street,
New-York 3 (N.Y.)

Abonnement un An \$ 8

CANADA

PERIODICA, 5012, avenue Papineau, Montréal 34,
Canada.

Abonnement un An \$ 8

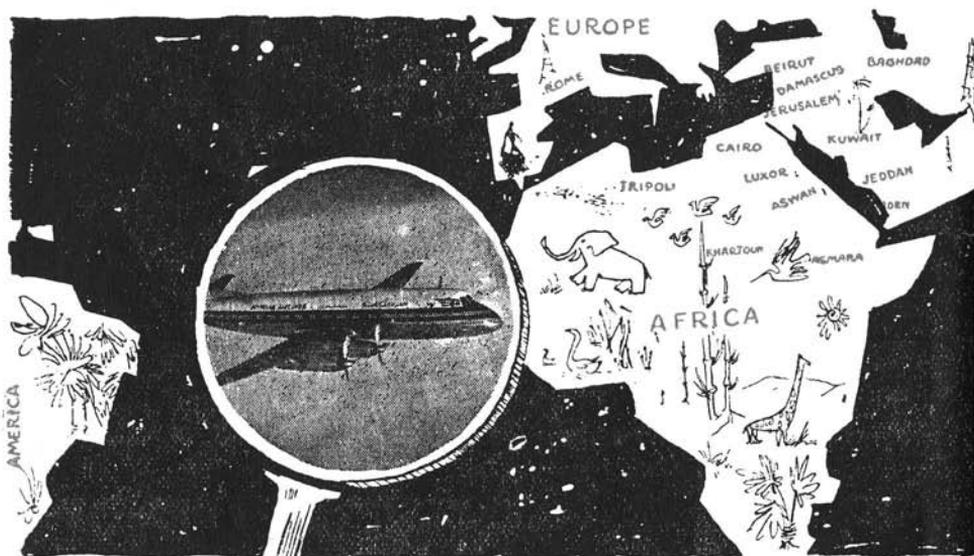
VIET-NAM

FRANCE-ASIE, 93, rue d'Ormay, Saïgon.

**ON S'ABONNE SANS FORMALITES CHEZ TOUS
NOS REPRESENTANTS.**

N.B. — Les Bureaux de la Revue sont ouverts tous les jours
de 10 heures à 12 heures.

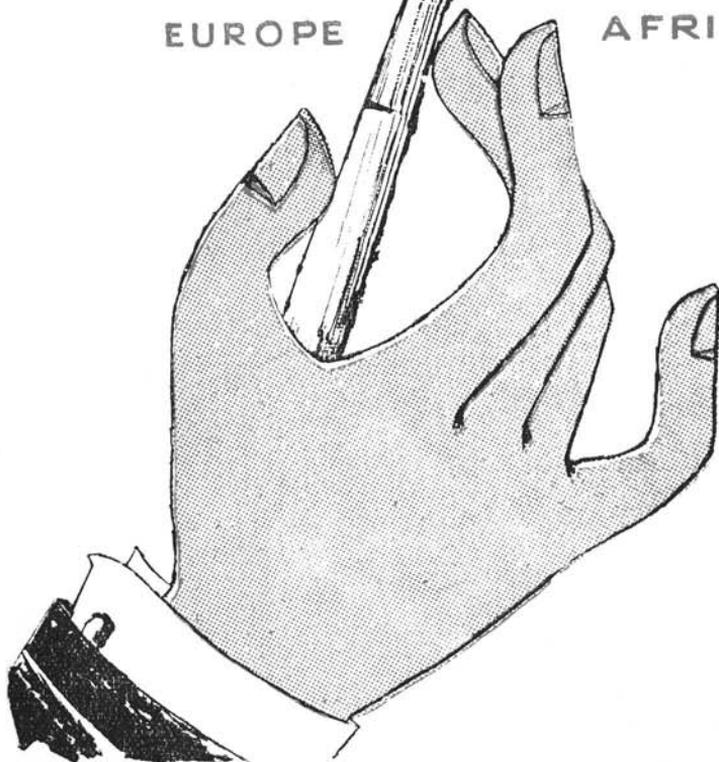
FLY MISRAIR



EUROPE

AFRICA

ASIA



Athens
Alexandria
Aden
Beirut
Benghazi
Cairo
Damascus
Port-Said
Jeddah
Jerusalem
Luxor
Khartoum
Tripoli